
Vu des publics.

L'information sur la scène des interactions

*Le partage a ses raisons, que la raison ...
partage ou ne partage pas ?*

Paraphrase de Blaise Pascal

Si le partage est le dispositif social pour explorer le web mais que les médias ne perçoivent qu'une activité atomisée autour de leurs contenus, il faut envisager une autre perspective pour décrire les pratiques mêlant informations et interactions en ligne. Pourquoi partager une actualité sur Facebook ? Que dit un *like* par rapport à un *share* ? Quel est le public ciblé par cette expression ? Comment cette circulation de l'information est-elle reçue et intégrée aux activités relationnelles et aux pratiques informationnelles ? Et cette pratique numérique est-elle similaire ou distincte de son pendant hors ligne ? Ces questions ne peuvent être abordées qu'avec le discours des acteurs, soit avec des entretiens semi-directifs. Or cette méthodologie qualitative est fastidieuse dans les enquêtes sur les publics, elles-mêmes rares. Les recherches se concentrent plus facilement sur les pratiques de production qu'elles ne s'attellent au capharnaüm de la réception (Dagiral, Parasie, 2010).

Il est vrai que l'étude des publics s'attaque à deux problèmes de taille : le premier découle du décodage des contenus médiatiques exercé lors de la réception, décodage qui implique que toute enquête sur l'activité du public nécessite de recadrer avant toute chose la réception personnelle des enquêtés ; le second tient au fait que l'attention aux informations est souvent périphérique, donc que les pratiques informationnelles s'éparpillent dans des situations individuelles ou collectives complexes à observer dans un même dispositif. Ces contraintes ont été soulignées et gérées dans deux références particulièrement éclairantes pour la suite de ce travail. Tout d'abord, l'article de Fabien Granjon et Aurélien Le Foulgoc sur les usages sociaux de l'actualité rappelle la nature opportuniste de la consommation d'information, et le fait que les actualités se glissent dans le quotidien en fonction des compétences de chacun. Les auteurs rendent alors compte du caractère fragmenté de la réception (Granjon, Le Foulgoc, 2010). Ensuite, les travaux de Jean-Baptiste Comby permettent de passer à un autre stade d'observation. Ils s'attellent à une étrange lacune de la recherche : alors que la question du goût a déjà connu plusieurs générations de recherche dans le domaine culturel, elle n'a jamais été envisagée quant aux informations. Le chercheur a donc entrepris des entretiens avec des foyers de différents milieux sociaux et montrent que l'éclectisme change de côté entre les pratiques culturelles et informationnelles. Si les classes supérieures se caractérisent par des goûts culturels hétérogènes (Peterson & Kern, 1992), en matière d'information elles se déclarent sélectives ; alors que les classes populaires, qui ne s'aventurent guère sur des genres inconnus en matière par exemple de musique, font feu de tout bois en matière d'information, consultant autant du *people* que de l'international. Pour l'auteur,

l'éclectisme des classes populaires en matière d'information s'explique par la nécessité de recourir à ces biens communs comme ressource relationnelle :

« Se tenir informé pour être au courant de ce qu'il se passe permet aux groupes les moins dotés en capitaux culturels et économiques de consolider une intégration sociale menacée par ailleurs. » (Comby, 2013 : 39)

De ces deux références sur les publics de la presse, on peut retenir la difficulté de mettre en place un protocole d'enquête qui permette de tenir compte des multiples situations relationnelles où les contenus médiatiques prennent une place sans présupposés de la réception de ces contenus. Ce terrain exploratoire se confronte nécessairement à ces écueils, mais la démarche reste nécessaire pour dresser un panorama du partage d'information.

En entamant cette recherche, plusieurs pistes de recrutements ont été initiées pour mener des entretiens. Vingt personnes, onze hommes et neuf femmes, ont été interviewées dans une étape exploratoire. La plus jeune enquêtée venait de passer son bac, la plus âgée avait 35 ans et deux enfants de 10 et 6 ans. Cinq personnes faisaient partie de mon réseau personnel sans être des amis proches, onze ont été contactées en boule de neige à partir de ces entrées, et quatre ont été recrutées en banlieue par une approche spécifique¹. Le recrutement en boule de neige a été très fourni dans le réseau d'amies d'une institutrice résidant autour d'une ville moyenne du Nord Pas de Calais : six enquêtés sont donc professeur des écoles dans cette région, leurs conjoints respectifs se sont parfois associés à l'entretien.

Cette exploration a tâtonné entre différentes classes d'âge, différentes zones d'habitation, et différentes classes sociales, même si les interviewés sont principalement des personnes de milieu socioprofessionnel supérieur². En guise d'introduction rapide, cinq enquêtés sont étudiants : Sarah, Frédéric et Alma à Paris ; Cédric et Sami en banlieue. Six enquêtés sont de jeunes actifs : Kevin, Madeleine et Arnaud (en couple) sont parisiens et de catégorie socioprofessionnelle supérieure ; Fabienne, Jean-Paul et Noah vivent en banlieue et exercent des professions intermédiaires. Enfin, dix enquêtés sont des trentenaires vivant dans une ville moyenne de province ou sa périphérie, et exercent des

¹ Afin de sortir de mon réseau personnel, j'ai exploré géographiquement des villes de la périphérie nord de Paris, en passant dans les librairies, les médiathèques, les services municipaux pour créer un réseau de recrutement. Merci à une très belle librairie de m'avoir servi de point de chute et de point de départ. Ce recrutement a été long à mettre en place, et n'a pas très bien fonctionné. Une partie importante de mes déplacements n'ont débouché sur rien d'utilisable ici, si ce n'est qu'ils m'ont formé à la recherche par le terrain.

² La liste des enquêtés, leur âge, ville et profession est précisée en annexe 3-1. Il s'agit très majoritairement d'individus diplômés, ce qui génère forcément un biais sur les résultats ; mais dans une démarche exploratoire, ces enquêtés ont l'avantage de verbaliser leur pratique et d'avoir un discours réflexif qui ouvre des pistes.

professions intellectuelles ou des fonctions de cadres : Clélia et Stéphane, Anne et Jean-Marc, Nathalie et Emmanuel, Florence, Jeanne, et Arnaud. L'analyse de ces entretiens exploratoires apporte à la fois le paysage général et l'assise méthodologique du pan qualitatif de cette recherche.

Le premier intérêt de cette exploration a été de stabiliser la grille d'entretien au terme de multiples moutures. Le guide originellement griffonné sur papier abordait trois thèmes : les pratiques informationnelles, les discussions autour de l'actualité, et les usages numériques. Les deux premiers entretiens ont été menés, en décembre 2011, en cherchant avec les enquêtés les sujets d'actualités qui avaient émaillé les conversations avec leurs proches. Or cet échange prenait une tournure scolaire. La question « de quelles actus as-tu discuté ? » passait pour un interrogatoire sur le journal. Pour les entretiens suivants, qui se sont prolongés jusqu'en juin 2012, le guide d'entretien proposait des sujets d'actualité fixes et demandait aux enquêtés leur réaction personnelle à chacun de ces sujets (ce sujet m'intéresse ou non), ainsi que les activités relationnelles autour de ce sujet (j'en ai parlé autour de moi ou non). Matériellement, ce guide était fait sous PowerPoint : c'est un jeu de 5 à 10 slides imprimés, situation figure dans le titre, et une liste de sujet est proposée avec des cases à cocher.

Figure 11 : *Un slide du guide d'entretien exploratoire*

Situation 1 : Réception (1/ 4)		
	D'un(e) ami(e) très proche	D'une connaissance pas très appréciée
Une vidéo avec les buts du dernier match de foot de l'équipe de France	☐ Je regarde ☐ Je réponds ☐ J'en reparle ☐ Je jette ☐ Joker	☐ Je regarde ☐ Je réponds ☐ J'en reparle ☐ Je jette ☐ Joker
Un diaporama de la remise des Oscars à <i>The Artist</i>	☐ Je regarde ☐ Je réponds ☐ J'en reparle ☐ Je jette ☐ Joker	☐ Je regarde ☐ Je réponds ☐ J'en reparle ☐ Je jette ☐ Joker
La critique d'un film qui passe dans le cinéma d'à côté	☐ Je regarde ☐ Je réponds ☐ J'en reparle ☐ Je jette ☐ Joker	☐ Je regarde ☐ Je réponds ☐ J'en reparle ☐ Je jette ☐ Joker

Deux approches ont été testées pour ces situations : la première mélangeait les activités autour d'un même sujet, par exemple sur « un diaporama sur la traque de Ben Laden, est-ce que vous le regarder, le discuter, l'envoyer ? » ; l'autre faisant varier les interlocuteurs autour d'un même sujet, par exemple « si c'est un ami proche qui vous envoie une tribune politique, est-ce que vous cliquez ? Et si c'est un collègue ? ». C'est ce deuxième

système qui a le mieux fonctionné pour éviter l'autocorrection des enquêtés dans le récit de leurs goûts informationnels : en enchaînant les questions sur la consommation avec les questions sur la discussion, les enquêtés qui ne s'intéressent pas à un sujet mais peuvent en parler avaient tendance à se corriger. Par la suite, le guide d'entretien a donc été structuré en séparant deux parties, la première concernant la consommation d'information, et la deuxième les interactions autour de l'information. Suivant les cas, je gardais le guide d'entretien et cochais les réponses en fonction des réponses orales de l'enquêté, ou bien je lui laissais le stylo et m'effaçais pour le laisser remplir le guide en parlant tout(e) seul(e) ; l'idéal était toutefois de poser le guide au milieu, afin que ce support serve de respiration à l'entretien : pour signifier la fin d'un récit ou d'un souvenir sur le thème proposé, l'enquêté ou moi nous tournions vers le support papier.

Les sujets du guide d'entretien ont de plus été renouvelés au fil des mois pour intégrer des actualités chaudes, par exemple les attentats de Mohammed Merah survenus en mars 2012 ou les élections présidentielles de mai 2012. Ils ont aussi parfois été adaptés pour aborder des éléments liés à l'activité professionnelle des enquêtés, des *news* sur les formations universitaire pour les étudiants ou des actualités sur les politiques de l'enseignement primaire et secondaire pour les institutrices.

La définition de l'information à travers les sujets du guide d'entretien

Dans toutes ces variations des sujets et de l'enchaînement des situations dans le guide d'entretien, l'enjeu était de stabiliser les catégories d'actualité. Proposer des informations proches et lointaines, des événements chauds et des actualités plus froides, des articles d'experts ou d'amateurs, une dimension affective ou factuelle, etc. Ainsi la grille d'entretien tenait compte de deux caractéristiques de l'information et combinait ces éléments.

- sur le sujet : loin / proche ; long / court ; populaire / intello ; local / international ; - sur le traitement ;

- sur le traitement : texte / vidéo ; sérieux / drôle ; engagé / factuel ; théorique / pratique ; expertise / expérience ;

J'ai par exemple introduit dans la grille des vidéos (vidéo) sur le festival de Canne (intello) et des articles (texte) sur Rihanna (populaire).

Enfin, une version intermédiaire du support demandait à l'enquêté de choisir entre deux sujets, par exemple : « entre une tribune d'une personnalité politique avec laquelle tu es plutôt d'accord et celle d'une personnalité avec laquelle tu n'es plutôt pas d'accord, laquelle lis tu en premier ? Laquelle partages-tu ? ». Ce format n'a pas été retenu car il frustrait les accros de l'information, mais le fait de mettre côte à côte deux sujets a semblé utile pour permettre aux enquêtés de se placer dans une situation réflexive sur leur choix.

Au final, la caractéristique de l'information la plus utile pour que l'enquêté puisse expliciter sa réaction est la fraîcheur : en plaçant dans le guide d'entretien des sujets récents, j'étais sûre d'avoir des explications sur la réception de ces actualités et les interactions qui en ont découlées.

Les sujets d'actualité utilisés dans cette phase exploratoire sont donc particulièrement instables, le fait de tester plusieurs caractéristiques en même temps rend les analyses impossibles. Mais cette approche permettait de laisser l'enquêté se saisir du facteur qui justifie sa réaction, et dans l'ensemble des entretiens ils ont constitué un prétexte pour que l'enquêté raconte des pratiques d'information, explicite des réactions ou se remémore des conversations avec des amis. En général, l'entretien commençait par « comment est-ce que tu t'informes ? », à un moment de cette discussion la conversation et Facebook faisaient leur apparition, et ensuite le support était proposé. Minutage des enregistrements à l'appui, la moitié d'un entretien était consacrée à la première phase de questions ouvertes, et l'autre moitié se déroulait à partir du guide.

Cinq entretiens ont été menés avec deux personnes, quatre fois avec des couples et une fois avec des amis. Sans être un focus groupe, cette situation d'entretien a permis aux enquêtés de s'entretenir l'un l'autre, d'approfondir leur pratique à partir de leurs différences. Avec Sami et Cédric, au centre jeunesse d'une ville de banlieue parisienne, l'entretien a démarré de manière hiérarchique puisque nous étions tous les trois assis à une table, moi face aux deux jeunes ; au bout de dix minutes j'ai demandé à ce que nous bougions : je me suis mise en bout de table et ils étaient l'un en face de l'autre, ce qui a facilité la discussion entre eux au point que j'ai pu m'effacer dans certains cas. Par contre il faut reconnaître qu'il y a une certaine homogénéisation de la parole dans ces situations d'entretiens à plusieurs. Certains couples ont d'ailleurs rempli un seul guide d'entretien à deux. Dans les profils proposés, nous verrons que les binômes qui ont réalisé des entretiens ensembles se retrouvent en général dans le même profil, puisque leurs discours convergent. Seuls Madeleine et Arnaud ont exprimé des postures et réactions très différentes dans un entretien commun.

A ce stade, l'exploration permet de raisonner la méthodologie mise en œuvre, c'est-à-dire l'utilisation d'un guide d'entretien proposant différentes actions sur différents thèmes d'actualité (pour gérer le fait que s'informer est une activité périphérique) et l'intérêt de faire des entretiens à plusieurs (pour intégrer le décodage des enquêtes). Ce chapitre propose une première approche du partage tel qu'il est décrit par les enquêtés. Les pratiques médiatiques et relationnelles ne seront pas approfondies en tant que telles, par exemple la description que les enquêtés font de leurs rituels informationnels ne sera pas approfondi. Il s'agit d'étudier l'activité sociale de la réception et la place du partage d'information dans les sociabilités, c'est-à-dire par exemple le rôle des rituels par rapport au partage. Je décrirai dans un premier temps les « raisons » du partage explicitées par les enquêtés à travers six profils, en commençant par les individus qui ne partagent pas d'actualité pour terminer par le « travail » réalisé par ceux qui en partagent. On peut d'ores et déjà souligner que les variations individuelles quant à cette activité du partage d'information sont fortes, même au sein d'un même milieu social comme celui exploré ici. Je proposerai ensuite une synthèse sur la place de l'information dans les interactions, en montrant que les sujets d'actualité figurent à l'arrière-plan des cadres relationnels, comme un accessoire de la scène des interactions.

3.1) Les raisons du (non)partage en six profils

Ce n'est pas parce que le sujet de cette recherche porte sur le « partage d'information » qu'il faut parler de partage d'information aux enquêtés¹... D'eux-mêmes, les enquêtés ne vont pas employer ce terme, ni reconnaître leurs activités hors ligne ou en ligne dans cette formule. D'autant que l'appellation « partage », même récemment généralisée (cf. Introduction), est marquée par son utilisation dans les artefacts des réseaux sociaux et donc fait implicitement référence pour certains au bouton « *share* » de Facebook. Lors du recrutement ou même du début de l'entretien, les enquêtés se défendent de « partager de l'information ». Pour Frédéric c'est un choix, il comprend le mot au sens de Facebook mais ne veut pas rentrer dans ce jeu. Pour Clélia c'est l'intitulé qui ne lui parle pas, alors qu'elle a en fait différents échanges basés sur des actualités et surtout qu'elle valorise ces formes de discussion. Pour Fabienne, c'est le terme « information » qui paraît impropre, puisque malgré son attachement à l'actualité elle échange essentiellement des vidéos humoristiques par mail. Pour Nathalie enfin, c'est un rejet des informations en général, et qu'elle se met en retrait de toute activité qui y est liée.

Ces résumés quelque peu lapidaires illustrent le fait que les enquêtés ne se sentent pas impliqués dans une activité quand ils discutent d'actualités. Ils développent un discours de non-engagement, relatant des « petites » actions à leur « petit » niveau, sans donner à ces pratiques un sens à l'échelle de l'espace public ou une dimension idéologique. On retrouve bien le fait que les pratiques médiatiques sont des activités peu investies. Et pourtant, les enquêtés font des blagues sur l'affaire DSK, ils reçoivent des documentaires par mail, ils publient des statuts Facebook avec des dessins sur les programmes des présidentielles, ils questionnent un expert sur des vidéos d'économie, ils font mille et une activités où des morceaux d'informations s'incorporent à des morceaux de relation. Ci-dessous une liste « à la Prévert » des divers arguments que j'ai entendus au fil des entretiens pour expliquer le (non)partage.

La liste des 30 exemples référencés page suivante n'est probablement pas exhaustive. L'expression « raison du partage » sera utilisée de manière générique aussi bien pour expliciter les raisons de partager que celles de ne pas partager de l'actualité, afin de montrer que ces justifications forment un ensemble de règles multiples pour un même individu, et variables d'un individu à l'autre. Comment alors rendre compte de cette diversité et la rendre lisible ? Et en sus, comment étudier la singularité du partage en ligne ? Les enquêtés vont être présentés par profils, en essayant de respecter l'intégrité de chacun tout en accentuant certains traits caractéristiques. Sans ranger les individus dans des cases, cette approche permet de faire un panorama large et varié des raisons du partage, approprié à cette approche exploratoire. Trois logiques sont identifiées pour décrire six profils, illustrés chacun avec deux à quatre enquêtés.

¹ Les « vrais » sociologues ont sûrement appris ça en 1ère année de licence ...

Liste à la Prévert des raisons du non-partage et du partage d'information

1. Je ne partage pas parce que c'est pas mon genre (Clélia)
2. Je ne partage pas parce que c'est trop personnel (Fabienne)
3. Je ne partage pas parce que je n'ai pas le temps de m'informer (Anne)
4. On partage pas parce qu'on est au bout de la chaîne (Nathalie)
5. Je ne partage pas parce que je ne vois pas ce que j'ai à dire (Kevin)
6. Je ne partage pas parce que je ne sais pas où on les trouve ces choses-là (Nathalie)
7. Je ne partage pas parce que je n'ai pas une opinion tranchée (Sarah)
8. Je ne partage pas quand le contenu s'appuie sur un raisonnement faux (Jean-Paul)
9. Je ne partage pas parce que je ne sais pas comment les gens vont lire (Frédéric)
10. Je ne partage pas parce qu'on ne peut pas en reparler après (Stéphane)
11. Je ne partage pas parce que chacun choisit ses informations (Jeanne)
12. Je ne partage pas parce que nous on a déjà un point de vue très établi (Florence)
13. Je ne partage pas parce que je ne veux pas contribuer au système du *like* (Frédéric)
14. J'ai adoré, j'ai pas partagé, ça intéresse personne (Madeleine)
15. Je partage si je participe (Sarah)
16. Je partage pour dire qu'il faudrait agir (Sami)
17. Je partage si la cause me paraît importante à soutenir (Fabienne)
18. On partage quand ça parle de sécurité, que ça a une petite portée morale (Emmanuel)
19. Je partage pour dire voilà, regarder, on peut regarder l'information différemment (Alma)
20. Je partage quand le sujet me fait réagir, en bien ou en mal (Jean-Paul)
21. Je partage ce qui concerne le plus de gens (Cédric)
22. Je partage pour entretenir le lien avec mes sœurs (Madeleine)
23. Je partage souvent avec un pote, on s'alimente quoi (Nicolas)
24. Je partage un truc tous les jeudis, la blague du jeudi (Madeleine)
25. Je partage ce qui nous rapproche, un truc qu'on a en commun (Nicolas)
26. Je partage mais à 4-5 personnes hein, j'envoie pas à 30 contacts (Florence)
27. Je partage quand c'est nouveau, si tout le monde connaît ça sert à rien (Madeleine)
28. Je partage, je fais le filtre pour ceux qui n'ont pas le temps de lire (Madeleine)
29. Je partage des blagues, pour rigoler quoi (Noah)
30. Je partage un truc qui dit mieux que moi l'argument que je défends (Nicolas)

a) Ne pas partager

Puisque les enquêtés se défendent de partager de l'information, autant commencer par décrire la logique qui explicite cette posture. Les individus qui n'utilisent pas les informations dans leurs interactions, ni en ligne ni hors ligne, se distinguent en fait en deux profils : les raisons du (non)partage résultent soit du manque de diversité relationnelle, soit du manque de diversité informationnelle.

Les isolés des interactions :

« On renvoie pas, parce que c'est déjà nos amis qui nous les envoient »

Les médias ont beau avoir pour ambition d'être « grand public », ils sont mis à distance par certains enquêtés. Les pratiques informationnelles de deux couples, Anne et Jean-Marc, et Nathalie et Emmanuel, sont ainsi faites de rejet plus que d'engagement. Ces quatre personnes évitent certains sujets, se contentent de bribes attrapées en marge d'autres occupations, slaloment entre les supports et les conversations sans s'impliquer ni dans les informations, ni dans les discussions d'actualités.

Nathalie et Emmanuel sont tous deux issus de milieux populaires et en mobilité sociale ascendante : institutrice et professeur de français, ils vouent un attachement fort à l'écrit et au savoir. Nathalie commence l'entretien en indiquant qu'elle préfère « oublier un peu » les actualités, et poursuit en justifiant qu'il y a des choses qu'elle n'a pas besoin de voir, qu'il vaut mieux « aller se promener dans la nature ». Les deux filles, de 6 et 10 ans, sont abonnés à des journaux d'information pour enfants. Apparemment Nathalie s'informe aussi par ce support. Emmanuel, en rejoignant la discussion, reviendra sur leur histoire numérique : d'abord dépités par une première expérience au début des années 2000, ils ont mis du temps à se rééquiper d'un ordinateur et finalement en 2010 redécouvrent un Internet qui leur paraît plus riche, plus accessible¹. Nathalie et Emmanuel sont à la fois informés grâce à des rituels comme écouter France Info pour se réveiller, et désinformés car ils n'accordent que peu d'importance aux actualités ; voire ils se détournent volontairement des sujets techniques comme Fukushima ou des sujets qui les dépassent comme les élections présidentielles.

Anne a grandi dans différents pays, du fait du métier de son père. Elle est employée administrative, métier qu'elle exerce en suivant son mari. Jean-Marc est cadre dans une grande entreprise, ce qui l'a amené à être muté récemment dans la région. Jean-Marc et Anne reviennent toujours à l'idée qu'avec 3 enfants en bas âge, ils n'ont pas le temps de s'informer, ni par la télévision ni par les journaux, tout en riant du fait qu'ils téléchargent des « conneries » pour l'iPad, notamment des hebdomadaires scannés en « pack »². Jean-Marc tient de ce fait un discours particulièrement ambivalent : il n'a pas le temps de s'informer mais feuillette un VSD piraté et lit presque tous les jours l'Equipe.

¹ Nathalie et Emmanuel habitent dans un village, à 10 minutes d'une ville moyenne, et ce village a été relié très tardivement au réseau ADSL. Le couple raconte avoir pris un abonnement Internet au tout début mais n'avoir pas trouvé que c'était utile. Ils avaient donc résilié leur abonnement et ont mis du temps à se rééquiper ... pour finalement être « agréablement surpris », certes parce que ça va plus vite, mais aussi parce que la qualité d'Internet est pour eux devenu bien meilleure. Ils semblent avoir été rebutés par le caractère « geek » du web des années 2000 et se retrouver plus facilement dans un web plus balisé et grand public en 2010.

² Sur les réseaux de téléchargement illégaux, il est possible de récupérer des « packs » news dans lesquels divers hebdomadaires ont été scannés et regroupés : plutôt que de télécharger un à un les magazines, l'internaute peut avoir d'un coup tout un kiosque.

Ces deux couples semblent au premier abord manquer d'intérêts et de ressources pour se saisir des actualités. Pourtant, tous les quatre ont su réagir aux sujets que je proposais dans le support et avaient donc un niveau d'information général : ils ne suivent pas que des contenus *people* ou sport, ils ne sont pas ermites de la société de l'information. Ils picorent, et finalement se débrouillent. N'ayant pas une pratique informationnelle singulière ou personnelle, aucun de ces enquêtés ne peut partager de l'information au sens de faire part de leur réception ou de leur sélection des actualités à leurs proches.

Mais ce n'est pas tant d'informations que ces profils semblent manquer, que d'interactions variées qui participeraient à leur réception des contenus. Ces deux couples sont ceux relatant très peu de discussions autour des sujets d'actualité. La famille ou la belle-famille est le seul cadre où ces sujets apparaissent, de manière subie pour Jean-Marc, respectueuse pour Nathalie. Jean-Marc critique la discussion avec son beau-père, expliquant « c'est s[t]on père qui parle, en fait, et on l'écoute (...) Il est prof d'origine, donc les profs, il faut que ça cause hein. » Il rejette ainsi autant la posture de son beau-père, que la conversation politique qui dénigre tout et tout le monde, que les médias et les sources d'information locales « qui font peur ». Quand Anne souligne que son père et lui parlent de sport, Jean-Marc coupe court par « oui, on parle de sport, mais c'est pas pareil ». Ainsi, il ne reconnaît pas à la conversation sur les informations un intérêt parce qu'elle ne lui semble pas humaine et émotionnelle :

Jean-Marc : (...) moi je viens d'une famille où t'as de l'échange, où les gens s'intéressent à ta vie et tu t'intéresses à la leur. Tu parles de toi. Versus une belle famille, qu'est plutôt à s'intéresser, alors Mélenchon, ça par exemple, on peut parler Mélenchon, et du beau temps et du bio. Par contre savoir... parler du ressenti, des émotions, du machin c'est pas possible. Donc forcément...

Nathalie souligne le fait que c'est la réception des actualités qui fait la discussion avec son beau-père quand elle, ou plus exactement son mari, se sent légitime pour prendre la parole. Sur les sujets liés à l'éducation, la discussion avec son beau-père s'anime car « on n'a pas les mêmes informations, enfin ... les mêmes manières de voir l'information ». Mais en dehors de ce sujet et de ce cadre relationnel, Nathalie ne s'engage dans aucune conversation sur l'actualité. Elle indique par exemple qu'elle est attentive mais s'attache à rester passive quand ses collègues parlent politique.

Ces couples n'ont en fait pas d'interlocuteurs pour discuter d'informations dans des cadres variés car ils sont relativement isolés socialement. Anne et Jean-Marc se sont installés depuis peu dans la région et n'ont pas encore un réseau d'amis très étoffé. Emmanuel et Nathalie n'évoquent aucun groupe d'amis, à peine un collègue d'Emmanuel est-il cité et les collègues de Nathalie restent de simples relations. Les individus « isolés » n'ont pas élaboré une réception sociale des actualités qui leur permettrait de réutiliser les contenus informationnels dans différents cadres. L'information n'est pas devenu pour eux un objet sociable ni un objet de sociabilités.

L'activité en ligne accentue cette position, autant sur la pratique informationnelle que sur la pratique relationnelle. Le support Internet est bien perçu comme une mine d'informations à explorer mais renforce l'impression de ne pas s'y retrouver, de subir les informations plutôt que de les saisir. Jean-Marc sait trouver des contenus mais sans les

choisir. Sur le guide d'entretien Nathalie indique qu'elle consulterait la plupart des informations qu'on lui enverrait par mail : elle se dit « curieuse », et admet sur un sujet donné « on en a tellement entendu parler que là j'irais voir. Comme quoi ça marche, hein. ». Mais elle estime ne pas avoir elle-même les compétences techniques pour trouver et envoyer des contenus :

« Je sais même pas comment on fait d'ailleurs pour aller chercher les informations puis les envoyer aux autres. Donc c'est des gens qui à mon avis passent beaucoup de temps à chercher des choses amusantes pour les envoyer. Moi déjà je suis pas capable de le faire. (rires). » (Nathalie)

Elle et son mari ont peu de contacts dans leur carnet d'adresse mail. Quand je demande à Nathalie s'ils font suivre les mails de blagues qu'ils reçoivent, elle rigole en répondant « ben, puisque ce sont nos amis qui nous l'ont envoyé on va pas leur renvoyer », ce qui souligne le peu de contacts qu'elle et son mari entretiennent. Autant en ligne que hors ligne, la sociabilité limitée de chacun des couples les place en bout de chaîne de leurs réseaux. Ils sont le dernier maillon de la transmission, et ne peuvent pas faire circuler des actualités d'un groupe à un autre.

Emmanuel est le seul à tout de même se remémorer des cas où il partage de l'information, et sa femme abondera dans son sens. Il ne s'agit pas d'ailleurs de partager un contenu qu'ils ont vu, mais de relayer ce qu'ils ont reçu. Emmanuel justifie cette action non pas par le côté interactionnel, drôle ou ludique ; mais par le fait que l'information est importante à partager. Il cite des exemples sur la santé ou les arnaques, en considérant que l'importance du sujet justifie le partage, même à leur « petit niveau ».

Emmanuel : On relaie, oui, des avertissements, par rapport à des, des arnaques, des infos santé oui on a fait suivre. Des arnaques à l'Internet.

Nathalie : y'avait l'AVC.

Emmanuel : oui, l'AVC aussi.

Nathalie : là c'est vrai qu'on se dit qu'on fait parvenir l'information.

Emmanuel : oui, on est relais. Ça peut, ben ça peut rendre service.

Nathalie : c'est des vies humaines. Là par rapport à ça, on se dit qu'on n'est jamais assez informé.

Emmanuel : oui, par rapport à ça, l'information, on se dit que là, c'est un cas où on se dit que c'est vraiment très très pratique. Parce que là, il va y avoir, bon, ça va passer en reportage au journal d'information, au 20h ou même au 13h, les gens ne peuvent pas forcément voir, ne ... ou alors vont voir et vont pas forcément percuter. Parce que bon, ben, la télé tourne, ils sont pas forcément actifs euh, à l'écoute, alors on se dit que, euh, une personne qui va recevoir ça en mail sur Internet, déjà elle fait la démarche d'aller sur Internet, et elle va être active, et elle va voir. Et du coup ça va... En tout cas moi c'est comme ça que je le ressens, je le ressens.

Nathalie : Ben oui, nous c'est comme ça. Ce genre d'information ça nous interpelle.

Emmanuel : C'est ça. Alors que c'est vrai que sur un média, on va dire plus traditionnel hein euh, télévision, hein, support papier, on se dit, que, les gens seront peut-être moins touchés. C'est vrai. L'histoire de, l'histoire des bébés hérissons. Qu'on nous a envoyé, hein, bon c'est la saison. Puis là forcément, c'est très bien fait. Y'a les images, on voit les petits, c'est craquant quoi. Et bon voilà, en gros, faites

attention automobilistes. Et donc ce genre de choses, oui, c'est vrai, que ça ... Mais je vous dis, bon, on est encore novice dans notre démarche. On a pas encore non plus énormément de, vous voyez, de contacts. Et bon, ça reste, euh, voyons, très, très humble. Mais bon, on se dit que ça contribue. A relayer un peu l'information, hein, relayer l'information. Et puis, euh, euh, ben, voilà quoi. Impliquer un peu tout le monde.

Le partage d'Emmanuel est militant, il souhaite « impliquer un peu tout le monde » parce que le sujet les a « interpellés » et parce qu'il estime que les médias traditionnels ne sont pas suffisants pour que les gens « percutent ». Sans être technophile, il reconnaît l'intérêt du numérique comme média où il faut être actif, par rapport aux médias traditionnels de flux. Il relaye ainsi des sujets qui touchent tout le monde, des sujets du quotidien plutôt que la guerre en Syrie ou les risques sur le nucléaire. Emmanuel ne prend pas la parole à titre personnel, ne donne pas son opinion ou ne partage pas sa réception de l'actualité. Il utilise des informations dans une logique presque éducative.

Les isolés des informations : « Je ne partage pas parce que j'ai déjà mes convictions »

A l'opposé des pratiques distanciées des informations et isolées socialement, apparaît un profil qui ne partage pas plus de contenus mais pour une raison inverse : les individus sont sur-spécialisés dans leur choix d'information et ne trouvent plus d'interlocuteurs pour discuter à leur niveau. Ainsi, Florence et Arnaud ne partagent pas d'actualités car leurs goûts et opinions sont trop spécifiques. J'ai hésité à les « mettre dans le même sac », mais j'ai retenu comme point commun une forme d'expertise : pour Arnaud esthétique, à travers un goût musical ; pour Florence idéologique, à partir de ses croyances religieuses.

Arnaud a 29 ans, il est en couple, installé avec Madeleine, et considère qu'il s'informe très peu en se comparant notamment à un collègue :

« Mais t'as toujours des gens à côté de toi qui sont plus informés que toi, et toi t'as envie de, t'ain pourquoi je suis pas comme ça, et en fait, t'essaye de faire un effort 10 minutes, et après t'abandonne. Tant pis. » (Arnaud)

C'est Madeleine qui relativisera cette autocritique en notant qu'entre les informations qu'elle partage avec lui, les journaux papier qu'il lit à chaque déplacement en train, finalement il « suit largement assez » l'actualité, sans devenir « accro » comme elle. La remarque d'Arnaud témoigne surtout qu'il ne s'est pas mis en position d'être un expert de l'information, alors qu'il semble privilégier cette position dans son travail (il est ingénieur et expert technique dans une grande entreprise) et surtout dans son rapport à la musique. Dans ce domaine, il a des goûts très spécialisés et une consommation d'informations, de concerts, d'écoutes, qui sert à réaffirmer ses goûts.

Cette spécialisation l'empêche de partager sa réception : très peu de personnes ont les mêmes goûts que lui, et ce n'est pas la peine à son sens d'exprimer quelque chose d'aussi personnel. D'autant qu'il souligne que c'est aussi dans son caractère de peu prendre la parole, rappelant la continuité des postures hors ligne et en ligne :

« Mais moi, enfin, ça correspond à mon caractère (...) Je suis assez réservé, je parle pas trop, donc c'est pas parce que je suis sur Internet que ça va changer. » (Arnaud)

Sur l'information, il va donc rester en général en retrait, ou s'il partage, par exemple « une super vidéo » pour expliquer la crise de la dette, ce sera avec l'appui de ses convictions plutôt que pour faire plaisir à un ami ou aux vues des réactions à la vidéo :

« Moi, j'étais d'accord avec les idées [de la vidéo sur la crise de la dette], donc de toute façon je l'aurai envoyée. Tu vois, après, qu'il y ait des, des débats en plus, d'accord, très bien, ça me fait marrer, qu'il y ait des gars qui se fight ensuite dans les commentaires. Mais à partir du moment où je suis d'accord ... » (Arnaud)

Cette posture d'Arnaud semble plus esthétique que militante ou engagée ; il est de plus impliqué dans des échanges par l'intermédiaire de sa compagne. Florence sera plus radicale sur le fait que les goûts et opinions limitent selon elle les discussions, d'autant plus qu'elle est alignée avec son mari. Florence a 34 ans, elle est professeur dans un lycée agricole, et son mari est entrepreneur. Ils ont trois enfants, et Florence a commencé l'entretien en indiquant qu'avec la gestion de la famille elle n'avait pas le temps de s'informer. Mais au fur et à mesure, elle décrit des pratiques médiatiques opportunistes, d'autant qu'elle utilise facilement Internet pour préparer ses cours donc qu'elle semble glisser un peu d'information au fil de son travail. Et puis presque à la fin de l'entretien elle finira par signaler des sources d'information spécialisées et idéologiques, qu'elle a connu par sa belle-famille :

« On est assez, on est catholique, pratiquant, et on a aussi pas mal de revues là-dessus. Donc euh, pas que Famille Chrétienne, ou des choses comme Valeurs Actuelles, des revues en édition encore plus limitée. Des choses comme [le bulletin B]. Je sais pas en combien d'édition c'est tiré. Mais ce sont en gros, mes beaux-parents et beaux-frères qui nous font suivre. Voilà, on suit pas mal, les actualités sur les révolutions arabes, par ce biais-là. Y'a des informations, euh, différentes, ça n'a rien à voir. Sur ce qu'il s'est passé tout simplement, sur la version des faits. C'est pour ça, loucher le JT, moi, ça me coûte pas beaucoup. » (Florence)

Florence s'arme de ses croyances religieuses et de l'environnement qui y est lié pour s'informer. Elle considère que ces sources sont plus précises, moins manipulées que les médias grand public, et regardera de loin, « en riant doucement », un article envoyé par un proche avec une source comme Le Monde. Du fait de la spécialisation de ses sources et opinions, elle considère que ce n'est pas la peine de discuter avec des proches d'actualités, ni même de partager des contenus.

« Nous on a un point de vue aussi tellement établi là-dessus, que... Enfin moi j'ai l'impression que discuter quand tu as déjà tes convictions c'est vachement difficile quoi, tout simplement. » (Florence)

A la question « est-ce que vous avez fait découvrir à des gens le bulletin que vous consultez ? », Florence se défend de faire de la publicité mais joue à nouveau l'opportunisme, en mettant les revues dans ses toilettes :

« Le bulletin B, on nous l'a fait découvrir. Par contre, moi, je le fais pas découvrir à des gens, parce que c'est tellement orienté ... après moi ma tactique pour le faire découvrir c'est que je les emmène avec moi. Et puis si les gens veulent lire et ben c'est bon. Tu vois là, ils sont là, ils sont aux toilettes, donc les gens qui se disent ça

peut être bien, et ben voilà ils notent la référence. Mais je suis pas du genre à aller imposer quelque chose. Voilà, les gens savent que je vais lire ce genre de choses, mais je vais pas faire de la pub. » (Florence)

La non-prise de parole de Florence ne résulte donc pas d'une posture personnelle réservée, mais découle de la spécificité de ses sources : on ne peut pas partager avec des proches si on n'a pas les mêmes informations. Cette position souligne le fait que l'information doit être un bien commun pour être partagé.

Là où Florence rejoint Arnaud, en plus d'être isolé par des contenus spécialisé, c'est que tous deux considèrent que les opinions et les goûts n'interagissent pas dans leurs relations et leurs affections. Arnaud ne demande pas à ses proches d'aimer sa musique. Florence a été vaccinée enfant par des fêtes de famille qui tournent au pugilat à cause de la politique :

« Je me souviens de repas où il y avait les tontons et les tatas, et puis tous les cousins qui viennent et puis, où ça s'envenime autour de la politique. Et des trucs de folie hein. Bon ça basculait de gauche à droite, de droite à gauche. C'était, fallait voir le truc. C'était, pff. Ouais, dans les élections de 80 tout ça. Voilà, et puis ça parlait, enfin, ça dégénérait, franchement, ça dégénérait. Et puis ça arrivait toujours au moment du dessert, ou tout le monde a un peu picolé. Donc, non, j'ai pas du tout envie, de ... chacun ses opinions. On les partage ... enfin, on ... Mais non, surtout pas de clash pour de la politique. » (Florence)

Les isolés de l'information évitent de se couper de la société en affirmant que les opinions de chacun ne doivent pas créer de barrières ou de disputes avec des amis. Arnaud est en couple avec quelqu'un qui n'apprécie pas la musique dont il est spécialiste, Florence est en interaction avec des personnes d'opinion politique différente de la sienne. Leur filtre informationnel étant trop restrictif, ils ne l'utilisent pas comme filtre relationnel.

On peut noter toutefois une différence de posture entre Florence et Arnaud par rapport au numérique. Arnaud utilise Internet et les réseaux socionumériques pour alimenter un site web sur ses productions musicales, pour s'informer sur son domaine ; et au passage il garde un œil sur des actualités musicales qui ne sont pas exactement dans son champ. Ses relations en ligne, même peu développées, sont donc une ouverture qu'il saisit sans s'engager avec un fort niveau d'exigence. Au contraire, Florence dit se méfier d'Internet et des *hoax*, des relations sans se voir sur les réseaux sociaux, tout en ayant un usage fonctionnel et pragmatique du web (par exemple pour consulter des conseils de santé quand ses enfants présentent des symptômes qu'elle ne connaît pas). Ainsi, Florence n'utilise pas Internet ni pour approfondir son expertise, ni pour l'élargir.

b) Discuter hors ligne plutôt que partager en ligne

La deuxième logique dans ces raisons du partage conduit au même résultat que la précédente, ne pas partager d'informations en ligne, mais pour des raisons quelques peu différentes puisque les comportements hors ligne et en ligne sont très différents : ces individus préfèrent discuter hors ligne de l'actualité plutôt que la partager en ligne. Pour le premier profil, cette préférence vient du fait que les individus veulent discuter avec

certaines proches en particulier ; pour le second profil, elle résulte d'un attachement à des formes de discussion qui ouvrent un débat et se prêtent mal à l'exposition semi-publique des réseaux socionumériques. Les discutants exclusifs sont donc ceux qui discutent de l'actualité toujours avec les mêmes proches, sélectionnés ; les écoutants-discutants ceux qui changent d'interlocuteurs en fonction des sujets et de la situation, mais trouvent en tout lieu moyen de débattre parce qu'ils prêtent facilement l'oreille à ces échanges.

Les discutants exclusifs : « Si c'est pour pas en reparler après, c'est pas la peine ... »

Les trois enquêtés qui illustrent ce profil ont la particularité d'être très autonomes et affutés dans leur lecture des médias. Dans la continuité de leur sélection des contenus, ces individus ont développé des pratiques de discussions d'informations avec chacun un ou deux alter-ego. Ils en arrivent donc à sélectionner de manière élitiste aussi bien leurs informations que les interlocuteurs avec qui ils échangent. Ils pourraient incarner la posture sélective que Jean-Baptiste Comby relate à partir des goûts médiatiques des classes supérieures (Comby, 2013). Mais le discours de ces enquêtés est plus sélectif qu'exclusif : ils ne rejettent pas les contenus illégitimes ou les discussions superficielles, c'est juste qu'ils préfèrent parler de ce qui les intéresse et n'abordent donc que les sujets légitimes et les échanges approfondis.

Reprenons leurs profils. Clélia et Stéphane sont mariés, ils ont trois enfants, elle est institutrice et lui cadre. Ils sont issus de milieux intellectuels et de classes supérieures. Jeanne est institutrice, d'origine parisienne mais réside en province, mariée avec deux enfants. Elle a une posture très ferme sur certains sujets et une forme d'exigence personnelle et intellectuelle. Tous trois signalent avoir un problème de temps pour s'informer régulièrement, mais ce sont les seuls à profiter des vacances pour lire le journal : s'informer peut aussi être pour eux un plaisir, et non pas seulement une contrainte ou un passe-temps. Clélia rebondira en indiquant que les discussions d'actualités sont à ses yeux des discussions intéressantes (contrairement à Jean-Marc), en tout cas qu'elle les préfère à celles sur « le bouton du petit dernier ». Elle accorde une valeur et un intérêt à ces discussions malgré le fait qu'elle se sente parfois incompetente et dépassée, notamment parce qu'elle ne suit pas assez régulièrement l'actualité.

Ces trois enquêtés indiquent très vite dans l'entretien un interlocuteur avec qui ils entretiennent des discussions régulières et privilégiées sur l'actualité. Ainsi, Jeanne discute beaucoup de politique avec son mari, de manière posée et argumentée même si tous deux ne sont pas du même bord. Elle reçoit des mails de son frère avec des articles sur l'écologie, puisque c'est un de leur sujet de discussion quand ils se voient (rarement, du fait de la distance). Elle trouve ainsi dans les échanges avec son frère un interlocuteur plus adapté pour développer son opinion personnelle. Stéphane reçoit des articles du Monde de son père, qui est abonné, et les transmet à sa femme ; ils regardent ensemble les vidéos YouTube sur la mondialisation envoyées par mail par le frère de Clélia, et vantées au téléphone par sa mère. Ces interactions autour des actualités ne sont pas exclusives, il peut leur arriver à chacun de discuter avec d'autres amis ; mais ce sont ces relations et informations dans lesquelles les trois enquêtés s'engagent, réfléchissent, façonnent leur opinion et la font évoluer. Clélia a toujours un a priori positif sur ce que son frère lui envoie car elle estime qu'il a fait une sélection et que le contenu retenu « fait grandir » :

« Mais mon frère, c'est toujours très réfléchi. Et s'il t'envoie quelque chose, c'est qu'il a dû en regarder un panel, et qu'il a fait sa sélection. Qu'en général c'est une sélection intelligente, et qu'il en envoie pas beaucoup. Donc euh. Et en général, ça fait grandir. Lui quand il envoie quelque chose c'est pas pour lancer un débat truc machin, c'est ... c'est questionnement. Questionnement, je grandis, euh, je ... voilà. C'est plutôt dans la démarche, je m'informe et je me fais une idée quoi. » (Clélia)

La sélection que ces enquêtés appliquent dans leurs pratiques d'information et de conversation amène à distinguer aussi les personnes avec qui ils échangent : quelqu'un avec un point de vue suffisamment proche pour que l'échange ne tourne pas toujours à l'opposition, quelqu'un qui a le même niveau d'exigence dans l'information.

Avec ces alter-ego sélectionnés, des discussions réfléchies et engagées peuvent s'instaurer. Plusieurs caractéristiques sont nécessaires pour que ces échanges soient féconds. D'abord il faut du temps, les discussions orales ou formalisées à l'écrit dans un mail ne sont pas juste un ping-pong de *lol* ou *méga-lol* :

« Mon frère, lui il m'envoie pas mal d'articles. Donc quand j'ai le temps je lui réponds, en lui disant ce que j'en pense. Mais c'est pas toujours évident, parce que c'est souvent des trucs ... des trucs intellos (rires). Le dernier par exemple, euh, attends, c'était, ça devait être. Ouais, sur l'agriculture française, un article de, de Pierre Rabi. Euh, voilà. » (Jeanne)

Ce temps peut toutefois s'accumuler grâce à la régularité des échanges. Stéphane apprécie de discuter d'actualités, notamment avec son père parce qu'il l'a toutes les semaines au téléphone. C'est l'absence de discussions régulières qui limitent ses interactions de ce type avec d'autres,

« Non, c'est pas que j'ai pas envie [de faire suivre des actus à des amis], c'est que ... je pense que, quoi c'est, pfff c'est que je pense que par leur côté quoi ils vont s'informer aussi, et puis quoi, c'est toujours pareil si c'est des copains éloignés, leur envoyer une info pour qu'après on en reparle pas. Avec papa je sais que, ben toutes les semaines on se téléphone, après on se voit régulièrement, donc euh, je sais que si je lui envoie un truc on en reparlera. » (Stéphane)

Enfin, l'oral est privilégié pour ces échanges, car les enquêtes développent dans la discussion un transfert de compétences, une explication et des rebondissements. Clélia et Stéphane jouent donc particulièrement de cette complémentarité dans leurs conversations :

« Fukushima et tout il (Stéphane) était allé regarder des trucs de son côté, on en avait rediscuté, c'était intéressant et tout. Parce qu'il a pas forcément la même vision que moi, enfin, les mêmes biais que moi au départ. Euh, pareil, pour le, pour la politique, là, pour les élections présidentielles, il va voir dans son coin et puis y'a des fois on en reparle. Il y a des fois où on n'a pas les mêmes idées, parce qu'on n'a pas les mêmes inf... enfin, pas les mêmes intérêts. Moi j'ai mon petit intérêt de femme, enseignante, lui il a, il a, lui il a un œil ouvert sur les choses, et euh, inversement ... Donc moi je lui donne mon point de vue sur des sujets sur lesquels il n'a pas

forcément de point de vue au départ, et inversement. Après tu crois l'autre, t'as confiance ou pas, on est pas, a priori on a plutôt les mêmes idées. » (Clélia)

Ce transfert de compétences est possible grâce à une confiance l'un envers l'autre, et probablement une forme de réciprocité. Les discutants exclusifs préfèrent les cadres relationnels où ils peuvent baisser la garde, c'est-à-dire admettre ne pas savoir ou ne pas avoir d'opinion, se demander comment réagir.

En dehors de leurs interlocuteurs réguliers, ces discutants n'initient pas d'eux-mêmes le cercle vertueux du partage d'information : ils ne lancent pas une discussion d'actualité quand bien même cela pourrait les intéresser. Jeanne indique ainsi qu'elle ne s'exprime pas sur la politique si le sujet n'a pas été abordé par son interlocuteur :

« Mais si c'est pour, si c'est une incitation je ferai pas [envoyer un article sur des programmes politiques]. Parce que j'estime que la personne qui est en face de moi, euh, a des informations et que j'ai pas de jugement ou de regard à porter là-dessus. Et que si j'envoie une tribune politique c'est que je porte un regard sur ce qu'il pense et que c'est pas mon rôle. Ça me dérange pas si tu veux de répondre à une question en disant ce que je pense, mais ça va me déranger de dire ce que je pense pour ... sans qu'on me l'aie demandé au regard de la pensée de quelqu'un d'autre. C'est pas la même démarche. » (Jeanne)

Et Jeanne adopte une réaction similaire avec les mails : si elle reçoit un message lui demandant son avis, elle répond ; sinon, elle ne réactivera pas le tour de parole. Cette modalité d'interaction donne à Jeanne, Stéphane et Clélia une position sociale singulière. Ils reconnaissent et assument une posture élitiste et réfléchie, en retrait dans les groupes et certaines formes de sociabilités. Stéphane indique par exemple « ben, je suis pas un rigolo moi, donc j'envoie pas de blagues » comme s'ils ne s'autorisaient pas à prendre la parole dans une forme qui ne lui est pas habituelle. Clélia note aussi le poids de la réputation :

« Je pourrais faire suivre en disant « je suis pas d'accord, qu'en pensez-vous ? » Non, non, c'est pas mon genre. » (Clélia)

Sur certains sujets, les discutants s'autorisent une exception en prenant la parole même avec d'autres personnes que leurs interlocuteurs habituels. Clélia par exemple se sent plus à l'aise avec des sujets locaux, considérant que la nature même du sujet en fait un point commun avec son entourage.

« Ce qu'il s'est passé en Syrie, ça sert à rien que je le relaie spécialement aux gens d'ici. Je sais que si ça les intéresse, je sais qu'ils seront allés voir sur Internet, ou alors à la radio, ou dans un journal, ou on peut en parler comme ça, pour en parler. Mais là t'as vraiment, quand c'est local, t'as vraiment un rôle un peu militant, en disant bon alors, vous votez pour qui la prochaine fois, monsieur machin c'est vraiment une andouille, vous trouvez pas que lui il a des sollicitations, des revendications plus légitimes pour la ville quoi. Ouais. Je serais plus militante, euh, localement, parce que je ... voilà. C'est un peu égoïste aussi. » (Clélia)

Jeanne, elle, indique qu'il faut qu'elle soit particulièrement heurtée pour qu'elle partage une information sur le registre de la dénonciation :

« Une tribune avec laquelle je suis pas d'accord, si je suis pas d'accord non [je vais pas la relayer]. Sauf si vraiment ça me heurte que... tu vois, si le point de vue est tellement, enfin que je considère que le point de vue est tellement, euh, aberrant, que je veux montrer que ça existe. Par exemple il m'est arrivé de faire suivre une vidéo sur l'école, que m'avait envoyé une collègue du privé sur l'école, il m'est arrivé de le faire suivre, euh, au syndicat pour leur montrer un autre point de vue, et leur en montrer le danger. Mais tu vois faut vraiment que ça arrive à un certain niveau. »
(Jeanne)

Ce profil a un rapport assez neutre au numérique... L'ordinateur est un outil que Jeanne, Clélia et Stéphane savent utiliser, avec une certaine habileté parce qu'ils cherchent une efficacité pratique. Ils ont formalisé des règles et n'allument l'ordinateur que pour une « bonne raison ». Mais ces enquêtés n'explorent pas plus que ça le web : ils savent trouver des informations précises qui les intéressent pour un voyage ou le travail, mais ils ne vont pas « traîner » sur le web, se laisser porter par les clics, ni expérimenter des formes de contributions ou de relations. Ils ne sont pas pour autant que fonctionnaliste, Clélia et Stéphane ont par exemple été touchés par un mail de proches, ingénieurs dans le nucléaire, ouvrant leurs doutes et questionnements au moment de la catastrophe de Fukushima. Leur exigence en matière d'information et d'interaction prend le pas sur leur exploration numérique.

Les trois enquêtés réunis dans ce profil sont de plus anti-Facebook, à la fois parce qu'ils ne se sentent pas en position pour s'adresser à tout le monde et par crainte des conséquences d'une diffusion non maîtrisable de leur expression. Ils cherchent l'interaction, et non pas la diffusion en tant que telle. Ce rejet de leur part peut être un biais de recrutement, mais semble cohérent avec leur goût pour l'interaction plutôt que pour l'expression : dans la mesure où ces personnes réagissent à des échanges sans prendre la parole eux-mêmes, « publier un statut » irait à l'encontre de leur posture. Mais que partageraient Jeanne, Clélia et Christophe s'ils étaient sur Facebook ? Est-ce que le réseau socionumérique exclut ces relations sélectives et régulières, puisqu'elles n'ont pas besoin d'être mises en visibilité ? Est-ce que le dispositif numérique efface ces formes de discussion qui visent à partager des compétences plus que des points de vue ?

Les écoutants-discutants : « Je préfère les débats de fond »

Le profil des « écoutants-discutants » est le premier à présenter des enquêtés technophiles, investis dans leurs usages du numérique, enthousiastes quant à leur connexion et leur smartphone. Ils ont même un compte Facebook ... mais ils n'y partagent pas pour autant d'informations. Par rapport aux écoutants exclusifs, les écoutants-discutants ont le même goût de l'information de qualité et de la discussion argumentée. Mais le numérique semble élargir leur consommation et leurs interactions, leur permettant de s'intéresser aux positions des inconnus, de lire des contenus pour voir, etc. En fait, ils écoutent en ligne et discutant hors ligne.

Frédéric a 22 ans. Il étudie dans le supérieur à Paris, après avoir grandi dans une banlieue mêlant pavillons et barres HLM. Il cumule deux univers relationnels : celui de Paris nettement empreint d'élitisme, et celui de son lycée avec une coloration plus populaire. A 24 ans, Kevin est lui rentré dans la vie active, après une enfance et des études en province. Issu d'un milieu populaire, il évolue dans de multiples branches sociales dont le terreau semble être le milieu homosexuel parisien. Fabienne est plus âgée, elle a 33 ans. Elle est installée dans une banlieue favorisée et exerce une profession paramédicale dans le service public, ce qui lui laisse le temps de pratiquer intensément une activité artistique. Célibataire et avec une famille « réduite à peau de chagrin », elle cumule différentes activités où faire des rencontres, comme les voyages ou les sorties musées. Elle utilise son ordinateur sans être aussi alerte que les deux jeunes.

Ces trois enquêtés répondent très vite être très consommateurs d'informations. Pour les deux jeunes, leurs pratiques sont quasi exclusivement numériques. Ils n'ont pas la télévision et l'indiquent avec le dédain des classes supérieures pour le petit écran. Dans leurs pratiques numériques, les habitudes et références résultent d'un mélange de rituels et d'explorations : Kevin lit dans le métro « tout » Rue89, puis éventuellement « tout » Le Monde, à partir de son smartphone. Il a essayé Rue89 suite à un échange sur les bancs de l'université. Frédéric a lemonde.fr dans les favoris de son navigateur web et ce site semble être la pierre angulaire de sa navigation, quand bien même il visite d'autres sites pour essayer. Fabienne mélange plus les supports, d'autant que son activité professionnelle ne se déroule pas sur un ordinateur. Au fil de la journée, elle s'alimente à plusieurs sources d'information, de la radio au réveil aux sites web, même si elle reconnaît se contenter souvent des titres de Yahoo ! C'est plus la régularité que l'expertise de sa pratique d'information qui fait de Fabienne une « accro » des actualités, comme Kevin et Frédéric. Les pratiques informationnelles de ces enquêtés sont à la fois intensives, rituelles, et souples. Kevin peut abandonner son smartphone dans le métro s'il a un très bon bouquin en cours, Frédéric fait varier la profondeur de ses lectures en fonction de sa charge de travail, et passe le temps allégrement sur lefigaro.fr quand il n'a rien à faire en stage. Fabienne ajustera ses sources notamment la chaîne radio qu'elle écoute en fonction des sujets. Ainsi, l'expérience de l'information acquise au fil des activités rituelles donne à ces trois enquêtés une agilité pour se saisir d'un contenu quel que soit le chemin par lequel celui-ci arrive.

Kevin et Frédéric intègrent Facebook dans leurs rituels médiatiques et citent le réseau social comme source d'information régulière sans je ne l'ai suggéré :

« En fait, je me rends compte, que j'ai pas mal de friends (rire), qui mettent des trucs, et ça c'est aussi une source d'info. Ça vient souvent, soit du monde, soit de médias étrangers. Et j'ai remarqué que ça venait pas mal de l'étranger ... C'est des amis, genre, c'est pas les amis que tu mets sur les dix doigts de ta main. Mais voilà, c'est des amis quoi. Y'a plein de gens, ils sont un peu tous différents, ceux qui mettent des articles, qui transmettent. Ouais doit y'avoir quand même, ouais, une dizaine allez, si on réfléchit. » (Kevin)

La particularité des pratiques médiatiques de Kevin et Frédéric est aussi qu'ils lisent tous deux très régulièrement les commentaires sur les articles en ligne. Ce sont les seuls à développer un discours positif sur la participation des publics. Kevin trouve que le débat

est animé et riche, comme si les commentaires rendaient plus l'actualité vivante. Frédéric lit les commentaires quand il ne sait pas quoi penser d'un article : il y cherche un autre regard, quelque chose qui lui aurait échappé dans la compréhension du sujet. Son discours sur les commentaires peut aussi se montrer critique, par exemple concernant le site du figaro.fr : les deux jeunes prolongent leur évaluation des sites d'information par une évaluation des commentaires sur les sites, ce qui revient à intégrer l'activité des publics du site dans leur appropriation du site.

De là, il devient presque étonnant de noter que, malgré le fait qu'ils consomment beaucoup d'information et valorisent l'expression des publics, Kevin et Frédéric affirment tous deux ne pas partager d'information. Aucun des deux ne publie d'articles d'actualités sur Facebook. C'est le compagnon de Kevin qui met le doigt sur cette asymétrie entre ce que Kevin lit et ce qu'il partage :

I. : Parmi tes amis tu es celui qui lit le plus d'actualités ?

Kevin : Je dois avoir d'autres amis qui en lisent vachement. Ben, ceux qui postent des trucs sur Facebook quoi. Je pense qu'ils en lisent énormément aussi. Ouais. Non, j'en sais rien.

[Compagnon de Kevin] : nan, parce que toi tu lis beaucoup beaucoup beaucoup. Et tu balances pas grand-chose.

Kevin ironise alors sur le fait qu'il ne partage que très rarement parce qu'il faut qu'il estime que le contenu intéresse « l'humanité », indiquant par-là que le partage correspond pour lui à une prise de parole élargie s'adressant à l'espace public.

[Un article partagé par un friend sur Facebook] J'le lis, à la rigueur je peux le partager, si ... si, j'étais d'accord avec ce qui était dedans, si je trouvais que c'était intéressant, et que je trouvais qu'il fallait le partager, avec l'humanité (ton sarcastique). (Kevin)

De même, Fabienne n'enverra des contenus par mail que pour « remonter le moral » à son groupe de dessin après une période morose ; et elle ne se souvient que d'un post Facebook avec du contenu politique, en l'occurrence une photo des panneaux d'affichages électoraux avec des super-héros à la place des candidats. Et Frédéric confesse presque ne pas partager beaucoup d'actualités, comme s'il était coupable de ne pas s'engager. Avant d'argumenter que ça le gêne de ne pas savoir comment ses amis vont recevoir son partage :

Je trouve ça vachement frustrant de euh, de, de ce côté je poste un statut et je sais pas trop si les gens vont y aller, si y'aura pas trop, y'aura rien derrière. Enfin, je sais pas si ça va aller plus loin quoi. Je sais pas comment les gens lisent, je sais pas ce que les gens pensent de ce que j'ai posté. Ça, ça me, ça me dérange. (Frédéric)

Alors qu'ils passent probablement plusieurs heures par jour à lire ou voir des informations, ces trois enquêtés n'en partagent pas. L'hypothèse que je fais est que, à force de consommer et digérer de multiples contenus, les individus font un tri drastique sur leur propre expression. Ce qu'une (vieille) publicité pour les frites McCain exprimait avec le slogan : « c'est ceux qui en parlent le moins qui en mangent le plus ». Les trois enquêtés retenus ici indiquent en fait qu'ils privilégient les débats de fond en face-à-face plutôt que

l'expression superficielle autour de l'information. Ainsi, Frédéric refuse de *liker* des contenus parce qu'il trouve ce clic réducteur par rapport à l'activité de commentaire, qui oblige à structurer une pensée.

C'est plus facile de mettre un j'aime que de commencer à commenter et à, à avoir un truc structuré etc. Donc je trouve ça biaisé, et c'est vrai que c'est dommage (Frédéric)

Il commente facilement des *posts* politiques Facebook de ses amis, sans avoir peur de « s'engueuler » en ligne. Il raconte en fait une expérience où un de ses commentaires politique, le premier réagissant au statut d'un ami, était tellement cinglant que plus personne n'a réagi ... Cette prise de conscience du cadre des interactions ne l'empêche pas de continuer à faire des commentaires politiques, mais il regrette qu'il ne puisse pas y avoir plus de prises de parti sur le réseau socionumérique. De là, Frédéric attache surtout une valeur aux discussions avec ses amis d'enfance. L'ancienneté de la relation avec ces « vieux » amis permet d'aller plus vite à l'essentiel, sans avoir besoin de réexpliquer d'où vient le fond de l'argumentation. Avec ses connaissances plus récentes comme celles de ses études, il a l'impression que chacun se limite à une expression lisse et uniforme. Au fil de l'entretien, Frédéric montre qu'il privilégie hors ligne comme en ligne les conversations en petit comité. Kevin notera aussi qu'il ne contribue pas aux commentaires parce qu'il ne voit pas ce qu'il aurait à dire. Alors qu'il n'a pas de problème à discuter de presque tout avec presque tout le monde, et qu'il met facilement les sujets politiques sur la table dans des sorties ou avec sa belle-famille, il semble ne pas avoir le même bagout dans l'espace numérique.

Ce qui semble limiter le partage d'information de Kevin et Frédéric est donc que la conversation qui en découle ne leur paraît pas intéressante : parce qu'ils voient le partage et la publication sur Facebook comme une expression dans l'espace public mais préfèrent les interactions ; parce qu'ils veulent bien discuter avec des proches et des inconnus, mais à condition que le débat puisse mettre en œuvre une compréhension mutuelle assez fine pour aborder des arguments de fond. Les deux jeunes aiment le débat d'idées, la critique, l'argumentation, et fuient le collectif qu'ils voient comme le risque d'un débat moutonnier. Fabienne discutera aussi facilement de politique avec ses collègues le midi, ou s'engagera dans des discussions à des dîners, mais sans avoir trouvé en ligne des interlocuteurs avec qui discuter. Ce que Fabienne apprécie dans ces conversations du déjeuner, c'est que les perspectives de ses collègues lui paraissent très différentes des siennes. Cette attention à la différence est probablement une compétence que Frédéric et Kevin utilisent aussi pour déployer des discussions qu'ils jugent de qualité, et qu'ils ne savent pas trouver en ligne.

D'autant que ces individus ne se privent pas de découvrir leurs proches et des contenus par l'intermédiaire du partage numérique. Grâce à leur consommation experte de l'information, ces enquêtés peuvent rebondir sur de multiples accroches pour affûter leurs sociabilités ou leurs informations. Ils savent lire le contenu partagé par un proche en étant attentif à la particularité de ce contenu, et ainsi à la singularité du proche qui le partage. Fabienne répond toujours aux mails de ses proches sur des pétitions, des engagements, des manifestations, en ayant pris soin d'aller chercher d'autres argumentaires que ceux relayés. Ce retour se fait d'ailleurs régulièrement par téléphone,

l'information devenant un prétexte pour s'appeler et l'argumentation se faisant plus facilement à l'oral.

Fabienne a de plus une expérience singulière, avec ses grands-parents, qui joignent à leur courrier mensuel des coupures de presse. Ces articles accompagnent le récit de leur quotidien, artefacts signalant leurs goûts et ce qu'ils perçoivent de ses intérêts à elle. Fabienne voit la sélection d'articles en tout cas comme un mélange de leur expression et de leur attention. Ils mettent des articles sur l'Europe « parce qu'ils ont vécu la guerre et qu'ils croient beaucoup à l'Europe », des articles sur les expositions « parce qu'ils savent que ça [l'] intéresse », des articles sur la Reine d'Angleterre « parce que c'est une dame très âgée et très respectable, comme elle ! ». A la suite de cet inventaire, Fabienne notera que ces sujets d'actualité ne sont jamais ré-abordés dans le coup de fil rituel du dimanche, probablement parce que les actualités envoyées ont été remplacées par celles du jour dans le quotidien de chacun. Elle regrettera aussi que ses grands-parents soient trop âgés (ils ont plus de 90 ans ...) pour se mettre sur Facebook, parce qu'elle aurait trouvé là un espace pour leur montrer sa vie parisienne.

Pour revenir à la lecture des partages numériques, Frédéric indique explicitement qu'il lit des contenus d'informations qui sont publiés dans les statuts Facebook pour mieux connaître une personne, pour comprendre ce que cette personne pense :

« Je vais lire pour juger la personne qui a posté ça. Enfin, pour juger la personne, c'est pas vraiment le mot. Pour me dire 'ah tiens, untel poste ce genre de truc'. Justement pour essayer de mieux connaître la personne là c'est un peu, là c'est un peu ça. Mais pas pour le truc en lui-même des enfants soldats. Parce que comme c'est quelque chose qui est, qui est pas anodin. Et donc je pense que ça en dit beaucoup plus ... Donc je pense que quelque chose qui est comme ça assez lourd, je vais peut-être regarder pour me demander pourquoi la personne a posté ça, si par exemple c'est un truc de RSF je vais me dire ah tiens, elle like RSF dans ses, dans ses infos. Voilà, ce genre de truc. » (Frédéric)

Il utilise son expertise de l'information pour situer ses proches par rapport à ses propres références. D'ailleurs, il signale que jamais il ne draguera « une fille qui lit Paris Match » ! Il explique que voir un contenu circuler sur Facebook peut constituer un prétexte pour aller s'informer sur le sujet, mais avec ses propres sources. Il ne s'intéresse pas seulement à ce que ses proches pensent via ce qu'ils partagent, mais à ce que « la société » ou « les gens » pensent en regardant le hit-parade des actualités les plus partagés sur le monde.fr :

« Je regarde pas mal les articles les plus commentés, ça je regarde quand même. Et même ce qui m'intéresse pas a priori, je vais souvent regarder pour me, pour me demander, enfin pour avoir une réponse, pourquoi est-ce que c'est le plus commenté, ou le plus partagé, quand je vois pas dans le titre. C'est ça ma raison. Donc du coup je passe moins de temps sur ces articles parce que je lis pas les 10 pages, j'essaie juste de me dire pourquoi, comment ça se fait que ce soit le plus commenté. » (Frédéric)

Ainsi, les trois enquêtés présentés ici sont des gros consommateurs d'information et utilisent leur expertise pour évaluer leurs proches à travers leurs partages, en privilégiant

les discussions en face-à-face pour faire la place aux débats d'idées et à la diversité. Frédéric, Kevin et Fabienne montrent ici un travail de la face très fin : ils s'engagent dans des interactions où une pluralité d'opinion peut s'exprimer sans passer pour une offense, où les points de vue peuvent évoluer sans que cela soit perçu comme un mécanisme de domination. D'où le fait que le cadre de ces interactions est nécessairement restreint : pour éviter que leur discussion des contenus ne fasse perdre la face à leur interlocuteur, les écoutants-discutants restituent leur réception de nombreuses informations dans des petits groupes. Ils cherchent ainsi la même dynamique d'échange que les discutants exclusifs, tout en s'exerçant à discuter avec des profils variés grâce à leur écoute intensive et numérique des informations.

c) Partager un lien, relationnel ou informationnel

Après ces deux logiques qui conduisent à ne pas partager d'actualités, venons-en aux enquêtés qui en partagent ... La logique du partage s'appuie sur les deux leviers de l'activité : les entremetteurs partagent pour des raisons relationnelles, les crieurs publics intègrent cette activité à leurs pratiques informationnelles. De même que l'un ou l'autre des leviers pouvait être un frein au partage, l'un ou l'autre est une raison suffisante pour entraîner cette activité.

Les entremetteurs :

« Je partage parce que ça me fait penser à un truc qui nous rapproche »

Madeleine, Noah et Nicolas partagent de l'information, par mail, liste de diffusion, ou Facebook. Et la justification de cette activité est de maintenir le lien avec des proches, c'est-à-dire qu'ils font les entremetteurs entre une actualité et un proche, ou entre des groupes de proches par l'intermédiaire d'un contenu. Madeleine et Nicolas sont ingénieurs et, à 29 et 33 ans, ils travaillent depuis plusieurs années et ont stabilisé leur vie. Madeleine est en couple avec Arnaud, ils ont un appartement à 500 mètres du périphérique parisien. Nicolas est marié, il a deux enfants de 7 ans. Il habite dans une grande ville de sa région d'origine plutôt que dans l'arrière-pays. Madeleine et Nicolas sont cadres, elle dans le privé et lui dans la fonction publique. Ils viennent de milieux socioprofessionnels favorisés, et semblent entretenir des relations avec des personnes de même milieu qu'eux. Noah a 32 ans, il vient de région parisienne et y est resté, installé avec sa copine et sa fille de 1 an. Il est vacataire dans l'enseignement supérieur donc il n'est pas encore « établi » mais a déjà engagé sa trajectoire. Il est très actif dans des activités culturelles locales, comme l'animation d'un cinéma amateur dans sa ville. Noah ne partage pas beaucoup d'actualités mais se mobilise avec des informations alternatives, et cherche sur Facebook à faire des blagues.

Ces individus disent s'informer beaucoup, au fil de la journée, en allant sur les sites d'actualités pour faire une pause car leur travail le leur permet. Ils racontent leurs rituels médiatiques avec une certaine réflexivité, assumant paraître « accro » ou « malade ». Contrairement à Kevin et Frédéric qui qualifient positivement l'intensité de leur pratique médiatique, Nicolas conclut l'entretien par une critique de cette pratique excessive et l'idée d'y mettre un terme :

« Quand je suis sur Internet, que j'envoie des mails, que je joue, des trucs comme ça, bref que je suis sur mon PC, voilà, je vais regarder les infos. C'est plus fort que moi. Ca va être toutes les 20 minutes, toutes les demi-heures quoi. Enfin, ouais, enfin, peut-être pas quand même, mais pas loin. Nan mais, c'est pour ça que je sais qu'à un moment je vais arrêter quoi. Parce que ça n'a pas de sens quoi. Moi aujourd'hui, je juge que ça n'a pas de sens. C'est inutile. A un moment je vais me dire, allez c'est bon, tu te coupes, enfin, les actualités, ça ne sert quasiment à rien quoi. Et j'en ai conscience, mais voilà, je me suis pas encore abruti, je continue un petit peu ... »
(Nicolas)

Madeleine multiplie les supports et sources d'information, consulte en fonction des situations des contenus numériques ou du papier (dans le train), achète des journaux comme *Causette* par militantisme, récupère par mail une synthèse de news avec le service *Time to sign off*, écoute la radio au réveil ou au coucher (mais pas trop souvent, « c'est anti-sexe »), s'abonne à des blogs spécialisés pour ses loisirs ou pour son travail. Elle a de nombreuses formes de consommation de l'information tout en affichant une certaine distance, comme si elle disséminait son engagement dans le temps et les supports. Noah est probablement le moins « accro » des trois, mais il peut s'informer intensément sur un sujet ou de manière très opportuniste pour « comprendre les gens ». Il a par exemple regardé une émission entière de « Des paroles et des actes » parce que « tout le monde disait c'est super, génial ». Il a aussi une consommation d'informations assez spécialisée, consultant de plus en plus de sites alternatifs. Sa pratique informationnelle semble être analogue à sa pratique du sport : dans une branche hors compétition qui met en avant l'éthique du sport, plutôt que dans la fédération officielle. Noah a donc un spectre de sources allant de ses amis à Bastamag, et développe une exploration de l'information verticale en profondeur, plutôt qu'horizontale et continue.

L'idée que le partage est une sélection de contenus adressés à une connaissance en particulier est très clairement formalisée par Madeleine, qui décrit son intense activité de partage d'information en disant qu'elle fait « le filtre ». Elle envoie quotidiennement des informations mais se défend d'inonder et polluer ses amis grâce à cette fonction de filtre :

I. : et t'envoies combien de mails par jour avec des liens ?

Madeleine: 'tain. Pas tant que ça, je fais vraiment un filtre hein. (...) Donc je dirais que j'envoie, pfff, cinq mails par jour. Mais à différents ... à mes collègues, à mes amis, à mon mec, mais je fais un filtre hein.

Elle va donc envoyer des faits-divers à ses collègues pour passer le temps, de la politique à ses jeunes sœurs pour « les éduquer un peu », des articles qu'elle n'a pas lus mais dont le titre se rapporte au sujet de thèse d'un ami qui n'a pas le temps de lire les médias ...

« Ma famille, mes parents, mes sœurs, j'envoie des trucs très ciblés. (...) Qu'est-ce que j'ai envoyé dernièrement ? Des articles, parce qu'elles votent toutes à gauche mes sœurs donc j'essaye de (rires), donc je leur envoie des articles, elles sont plus jeunes, donc j'essaye de les éduquer un peu. Ca a un effet, je pense extrêmement limité. C'est plus pour garder contact que vraiment ... » (Madeleine)

Le partage d'information en filtre permet à Madeleine de « garder le contact », de signifier à un proche qu'elle pense à lui. Madeleine n'a pas besoin d'un retour à ces envois, ni d'un effet ou d'une réciprocité du partage, puisqu'elle perçoit cette activité comme une place sociale : à la fois comme filtre entre les médias et ses proches, et comme filtre plus ou moins poreux entre ses différents groupes d'amis.

Nicolas décrit plus précisément le lien qui se tisse avec des contenus informationnels à l'appui. Il utilise le terme « s'alimenter » pour décrire un échange de contenus avec un proche en particulier :

« Avec un pote, on a les mêmes opinions, et on s'alimente quoi. C'est-à-dire qu'on est plutôt vraiment sur la même ligne, et voilà on s'échange des trucs, quand y'en a un qui voit un truc il l'envoie à l'autre, parce que voilà c'est, parce que y'a vraiment un truc plus intéressant que, ou suite à une discussion qu'on a eu, voilà, ça, ça arrive assez souvent ça. » (Nicolas)

Comme certains jouent au tennis avec un partenaire privilégié, Nicolas échange des informations avec un proche. Cette activité est réciproque et continue même si elle n'est pas forcément régulière : ils peuvent ne rien s'échanger pendant un mois et puis réactiver la relation au prétexte d'une actualité. Noah dira lui interagir dans les commentaires Facebook pour « apporter de l'eau au moulin », c'est-à-dire maintenir le flux des interactions.

A partir de cette pratique éprouvée avec un alter-ego, Nicolas étend son activité de partage d'information à d'autres liens. Il peut « le faire avec n'importe qui, d'envoyer un mail avec un lien » : avec un cousin éloigné, avec un collègue, avec ses connaissances du sport. Pour chacun, il sélectionne « un sujet qui nous rapproche », activant une palette d'actualités aussi large que ses sociabilités, c'est-à-dire autant de la politique que de la musique. Il n'a pas besoin d'effet ni de réciprocité :

« Là je me souviens d'un mail que j'avais envoyé à un cousin, qui est, qui est loin justement. Et on avait des affinités, en, sur la musique etc. et du coup je lui envoyais des vidéos de funk, enfin, de mecs qui dansent la funk dans les années 60, enfin des trucs incroyables, des petits bijoux que tu trouves en cherchant sur le web (rires), et puis voilà, du coup, je lui envoyais ça. Je sais plus si il m'a répondu ou pas. Si, parce que je sais pas, ouais, ... du coup ça me fait poser la question quand même de l'interprétation, mais y'a une part, ouais effectivement, oui, je lui prête des affinités, qu'on a ensemble, à distance, même si c'est juste un mail. » (Nicolas)

Dans ces échanges, le sujet de l'actualité peut être un simple prétexte pour renouer la relation. Mais dans certains cas, Nicolas souligne aussi que les contenus numériques permettent de s'exprimer de manière différente de celle usitée dans les relations en face-à-face. Par exemple, il est touché par les mails d'un vieil oncle (de 70 ans), qui contiennent des citations zen ou des belles photos de paysage. Ces contenus, régulièrement considérés par les enquêtés comme polluants, touchent Nicolas parce que « c'est pas au barbecue familial de l'été que les échanges peuvent être aussi sensibles et sincères ». Nicolas montre ainsi qu'une interaction médiée, par un support et par un contenu, peut être tout aussi émotionnelle qu'une interaction « yeux dans les yeux ». Et

notamment pour l'information, il partage des articles qui disent mieux que lui ce qu'ils cherchaient à exprimer dans une conversation :

« Tu vois, on a une discussion un soir, y'a un truc, enfin moi, ... peut-être que j'arrive pas à bien expliquer une théorie ou un truc comme ça, et du coup je lui envoie le lien parce que ça ... ça étaye un argument que j'essayais de lui donner sur une discussion, tu vois. C'est peut-être pour persuader, parce que moi, lors d'une discussion, je vais pas forcément, tu vois, apporter suffisamment d'arguments, en disant quoi ... voilà, lis ce truc-là, c'est clair, c'est limpide. » (Nicolas)

Nicolas s'approprie les mots des journalistes et auteurs, ou même il s'augmente de leurs compétences à formaliser et argumenter, pour clarifier ses propres opinions et prises de position.

Le dispositif semble ici déterminant pour faire l'entremise entre contenus et amis. L'adressage du mail matérialise le fait de s'adresser à tel ou tel proche, alors que le statut Facebook s'assimile à une expression à un public divers et élargi. Cibler le partage est pour Nicolas inhérent à la pratique, puisque les informations lui servent à renouer un lien. De fait, Nicolas n'utilise que des mails pour partager de l'information¹. A l'opposé, Noah n'utilise que Facebook. L'expression élargie sur le réseau ne l'empêche toutefois pas d'adresser, au moins intentionnellement, des liens en particulier :

« Des fois je me dis, enfin, je partage, enfin... je sais avec qui je partage. Est-ce que c'est un peu de clin d'œil, ou partage de blagues, ou des trucs comme ça. Comme dans une discussion, pour lancer un sujet. Oui des fois je fais du clin d'œil. Enfin, je partage une blague avec des gens que je sais que ça va faire réagir. » (Noah)

Comme dans l'expression sur les blogs, l'expression sur Facebook a beau être visible par « tous » les amis elle peut aussi être adressée à un petit nombre d'individus, ce qui en fait une expression en « clair-obscur » (Cardon, 2008). Noah a en fait une activité d'entremetteur au sens où il sélectionne des contenus alternatifs issus de ses pratiques informationnelles, et les fait passer dans un espace social en les enrobant d'humour.

« Sur Facebook moi je blague en fait. J'aime bien rigoler ... Parfois y'a des trucs c'est sérieux, mais c'est toujours, il y a un côté, blague en fait. Même sur, euh, je sais pas. Enfin là par exemple j'ai posté un truc sur Hollande qui reprenait une politique euh, du nucléaire en Afrique, c'est-à-dire que, avec Areva, ils allaient continuer à exploiter des peuples là-bas. J'ai mis ça. C'était un article d'un média alternatif, Bastamag. Je mets ça ... Là je l'ai mis juste comme ça, sans commentaire. Parce que j'en ai fait beaucoup sur euh, je me suis beaucoup lâché sur François Hollande et tout ça. Parce

¹ Nicolas est sur Facebook mais il y est « voyeur », il va regarder les photos de famille ou du carnaval de ses amis, et qualifie Facebook de « guinguette ».

qu'aussi j'ai des amis qui sont très premier degré, et qui sont à fond parti socialiste aussi. Donc j'aime bien blaguer avec eux, enfin, je rends public des éléments polémiques en fait. Des fois ils le prennent mal, ouais je crois. Ou des fois ils le prennent pas, ils s'en foutent. » (Noah)

Noah considère que le dispositif de Facebook lui-même est une « blague », arguant qu'il est difficile de rendre audible des choses importantes dans cet espace. Mais il se fond dans ce moule pour adresser certaines connaissances, quitte à ne pas avoir de retour comme il l'admet en signalant que parfois, ses amis ne « prennent pas » les éléments qu'ils proposent. Sur Facebook, Noah alimente des interactions sans avoir besoin que les tours de parole ne soient respectés.

En mixant les mails, listes de diffusion et Facebook, Madeleine permet d'explorer la palette d'outils numériques du partage d'information et leurs spécificités. Elle utilise principalement les mails, notamment avec sa famille. Avec ses amis d'école, ils ont un « Google Group », donc une liste de diffusion¹. Madeleine reconnaît qu'ils ne savent plus très bien qui est dans ce groupe, et que cette incertitude amène chacun à faire « un peu attention » à ce qu'il envoie. Sur cette liste il n'y a aucun message personnel, à moins d'une information très importante comme « un mariage ou un bébé ». Le groupe, qui réunit de fait des personnes très proches et des connaissances vaguement remémorées, utilisent les contenus du web pour se maintenir actif, c'est-à-dire les actualités, les vidéos humoristiques, les *tumblr* à la mode. Les outils de Google permettent ensuite de faire des statistiques sur qui a le plus posté sur le groupe, quel message a eu le plus de réponses, etc. S'instaure ainsi une mesure de la qualité, à partir de laquelle l'idée d'une réputation peut se structurer. Madeleine reconnaît qu'elle a une réputation construite sur sa sélection des informations :

« J'ai quand même une bonne réputation dans le truc hein, c'est de la bonne qualité ce que j'envoie. » (Madeleine)

Et c'est finalement sur Facebook qu'elle va entreprendre cette réputation. Elle a passé la barre des 500 amis, et explique en riant à son compagnon (qui n'utilise presque pas Facebook) que « quand même, à partir de, de 100 amis, tu commences à faire attention à ce que tu postes ». Sur Facebook, elle n'adresse donc pas un contenu à tel ou tel, mais joue sa réputation auprès d'une audience élargie. La sélection des contenus qui vont figurer dans sa *timeline* est alors exigeante et stricte : Madeleine ne partage pas certaines actualités qui lui ont plu, voire qu'elle a adorées, mais qui mettraient à mal sa visibilité. Elle ne partage que ce qui va générer une audience visible par des réactions.

« L'album photo des plus belles bibliothèques d'Europe, je l'ai regardé j'avais adoré, je l'ai pas forwardé ça intéresse personne. (...) Si y'a un intérêt de voyage, si peut-

¹ Ceci permet d'adresser un mail à un groupe de gens à travers une unique adresse.

être je l'aurai transféré à mon copain. Ou à mon collègue intello, ouais, quoi, mais lui, lui quoi. Parce que c'est, c'est pas buzz, c'est pas moderne, c'est pas à la mode du tout ça. Et donc tu peux pas, tu vas passer pour une has been, y'a personne qui va l'ouvrir, et en tout cas tu vas avoir aucune réponse. » (Madeleine)

Madeleine publie un contenu sur Facebook si elle sait lui trouver un public parmi son éventail d'amis, et donc si elle est sûre de susciter des réactions. Il faut d'ailleurs selon elle que les réactions soient simples, dans les formats d'expression du web c'est-à-dire « +1, lol, ou un autre lien ». Le dispositif numérique n'est pas pour Madeleine un espace de discussion, mais un espace de liens relationnels par mails et un espace de notoriété par Facebook. Madeleine a ainsi instauré une pratique rituelle : elle poste sur Facebook tous les jeudis un contenu ; il faut que celui-ci soit nouveau, drôle, et forcément « de qualité », car il est attendu par nombre de ses amis. La performance d'un entremetteur est donc de faire une sélection ajustée pour adresser le contenu approprié à un (ou des) proche(s), avec une publicité de cette performance sur Facebook et sans publicité par mail.

Pour conclure cette description, il faut donc souligner que les entremetteurs mettent leur pratique informationnelle au service de leurs interactions, et que la pratique du partage est un prétexte pour « lire l'information à plusieurs ». Même seuls devant leur écran, Nicolas garde à l'esprit ses conversations antérieures, Madeleine parcourt les sites médias avec les intérêts de tel ou tel proche en tête, Noah aura envie de faire rire ceux qu'il connaît. Ils font donc fructifier leur large réseau social dans leur pratique informationnelle, et nourrissent leurs relations avec leurs lectures. Même s'ils développent une expertise ou une réputation autour de leur maîtrise des médias, l'information reste « juste » un objet d'interaction. Et en cela, le numérique est le support idéal à leurs interactions puisqu'il permet d'intégrer des contenus. Le jeu est-il toutefois le même sur Facebook que par mail ? Par rapport à Noah, Nicolas et Madeleine montreraient que le mail est une manière d'interagir permettant de gérer des relations hétéroclites ; alors que Facebook élargit le public de l'expression au prix d'une limitation des thèmes de cette expression. L'expression sur Facebook est-elle restreinte au plus petit dénominateur commun entre les différents groupes d'amis ou ouverte aux multiples histoires relationnelles ? Doit-elle toujours se protéger par l'humour pour être acceptable ?

Les crieurs publics : « Je partage pour montrer une lecture de l'information »

D'autres enquêtés partagent de l'information en ligne, mais avec une raison tout à fait différente, liée à des engagements militants. Alma, et Jean-Paul feraient probablement partis des partageurs identifiés dans l'application Algopol et actifs de la carte Algopol (chapitre 7). Sans en faire une profession, ils sont un peu ces crieurs publics qui savent donner des informations plus ou moins officielles, en s'adressant à un public large comprenant des inconnus comme des amis. Jean-Paul a 32 ans, il est documentaliste dans la bibliothèque municipale d'une ville de banlieue parisienne et a eu des engagements culturels et politiques, notamment dans l'animation et la production de vidéos dans sa ville d'origine (en banlieue aussi). Aujourd'hui, son activité professionnelle et sa vie personnelle ne lui laissent pas le loisir de maintenir ces activités mais il les entretient via Google+, où il publie par exemple ses critiques de films ou de BD ; ou via Facebook, où il poste plusieurs fois par jour des articles de presse signifiants de son opinion politique.

Alma est plus jeune, elle a 24 ans, et termine un master 2 en économie internationale. Elle s'estime politisée : elle aime parler de politique, met le sujet sur la table en famille même si son frère est « trop scientifique pour s'intéresser aux sciences humaines », anime ses réseaux sociaux avec des sujets engagés, et considère qu'il faut lire les informations pour être concerné. Elle garde sur Facebook une posture assez réservée et se préserve en différenciant ses engagements politiques et relationnels. C'est un engagement antérieur dans un mouvement local des indignés qui l'amène à décrire une pratique de « crieur public », même si sa pratique est aujourd'hui plus nuancée.

Tous deux ont une consommation d'information qui va des contenus grand public à des contenus spécialisés, essentiellement grâce au numérique. Jean-Paul raisonne sa revue de presse pour couvrir un large spectre de publications, quitte à s'aventurer vers les titres qui ne sont pas de son bord politique, et il explore la presse spécialisée en culture ainsi que les productions amateurs ou associatives. Alma a un « très bon kiosque » en bas de chez elle, elle picore des journaux en changeant souvent, préférant pouvoir lire plusieurs titres qu'être fidèle par abonnement à un seul journal. Cette diversité tourne en général sur les titres comme *Alternatives Economiques*, *Courrier International* ou *Le Monde Diplomatique*, et elle cherche en ligne comme en papier des informations qui ne soient pas *mainstream* (sauf quand elle revient d'un séjour dans sa famille au Maroc, là elle lit *Tel Quel* quelques temps pour « garder le lien »). Elle profite de plus d'être étudiante pour utiliser les ressources académiques et approfondir des sujets vus dans les médias de masse. Alma et Jean-Paul ont un discours sur la qualité de l'information très développé. Ils vont donc juger des contenus légitimes ou illégitimes, raisonnés ou erronés, intéressants ou divertissants. Quand bien même ils lisent de tout, ils ont développé un palais très fin, de gourmet, qui leur donne très vite un jugement et une appropriation du contenu. C'est ce critère de qualité de l'information qui préside au partage.

« Si c'est vraiment partie prenante, et d'un côté ou de l'autre, et de façon, et faisant preuve de mauvaise foi avérée, je vais pas le, je vais pas l'envoyer. Si il prend parti en s'appuyant sur un raisonnement que je partage pas forcément mais que je trouve en tout cas intéressant, et intelligent, je peux l'envoyer à certaines personnes que je sais intéressées par le sujet. Mais pas de façon générale. » (Jean-Paul)

Même dans des pratiques pour se détendre, il y a forcément « un peu de fond » comme en témoigne le récit d'Alma :

« Là vendredi, les gens de ma promo, ils étaient à une conférence sur l'environnement, moi j'ai pas pu y aller et, ils m'ont raconté que c'était un truc particulièrement ennuyant qui parlait des tortues de mer etc. Et puis je suis tombée sur un article sur l'écologie de, de la lutte entre le ver de terre et le tigre, parce que les ONG écolos avaient plus tendance à défendre les gros animaux type pandas qui attiraient l'affection plutôt que de penser à toute la biodiversité, avec tout l'écosystème etc. Et voilà je suis tombée sur cet article-là, je leur ai balancé, mais vraiment pour la blague plus que pour l'information, et beaucoup ont répondu juste en lisant le titre, et on en a reparlé aujourd'hui. Mais y'avait quand même du fond, y'avait un truc quoi... » (Alma)

Les crieurs publics cherchent à diffuser une information sélectionnée pour sa qualité. Alma développe ainsi l'idéal de montrer « une autre lecture des informations ».

Mais ce n'est pourtant pas forcément les sujets les plus engagés ou les sujets qui les incarnent le plus qu'ils partagent. A partir des sujets du guide d'entretien, Alma indique souvent consulter des contenus pointus mais partager des contenus issus de la presse établie et grand public, pour rester accessible au plus grand nombre. Un article d'un média alternatif peut être instructif à titre personnel, mais il n'a pas le caractère de « bien commun partageable » comme un article d'un média *mainstream* sur le même sujet. En effet, le public des crieurs publics est élargi, et leur activité se déploie essentiellement sur Facebook. Jean-Paul a un réseau d'amis relativement large, Alma animait une page publique politique, et elle participe aujourd'hui à la page privée mais collective de son master. Leurs relations numériques sont alors vastes, parfois inconnues, et en tout cas non affectives. Les crieurs publics partagent ainsi une part très limitée de leur consommation d'information, celle qui est de qualité et qui est accessible à leur public. Par rapport aux entremetteurs, c'est l'information qui donne au partage son sens, plus que la relation.

Ces profils de « diffuseurs » de l'information ont une pratique quasi professionnelle de revue de presse. Ils se défendent d'investir cette activité de manière personnelle tout en admettant avoir une opinion et ne pas la cacher. C'est Alma qui décrit le plus précisément cette activité en prenant l'exemple de la page Facebook qu'elle co-animait pour un mouvement local des Indignés. L'idée de cette page était de « partager » des contenus, des médias mais aussi des livres, des blogs, des revues scientifiques, pour que les assemblées générales du soir puissent ouvrir le débat à partir de ces contenus. Pour cela, la sélection et l'éthique du partageur devient essentielle :

« Je pense que oui, dans le mouvement des indignés, y'avait une certaine confiance dans, dans ma capacité de résumer, et de transmettre, euh. » (Alma)

Jean-Paul reconnaît aussi qu'il est identifié comme « pourvoyeur d'informations » par certains amis de son réseau socionumérique. Ce n'est toutefois pas avec ce « public » qu'il élabore sa pratique mais plutôt avec les pairs qui diffusent de l'information comme lui.

I. : Est-ce que vous êtes un pourvoyeur d'information pour vos amis ?

Jean-Paul : Pour une partie en tout cas, oui, je pense que je suis un pourvoyeur d'information. (...) Et à côté de ça, certaines personnes que je fréquentais beaucoup, dans le milieu associatif entre autre, ont tendance à faire la même chose de leur côté, ce qui complète l'information, ce qui m'amuse toujours aussi quand j'ai lu le truc il y a deux heures et que je vois le lien sur une page, je fais 'tu l'as regardé après moi' (rire). Il y a une forme de convergence, ... ou alors au contraire pas du tout (rires)

Alma reconnaît que le partage d'information n'aboutit pas pour autant à une transmission d'information, puisque les récepteurs du partage ne consultent pas forcément les contenus.

« En gros, c'était « Ah, ça a l'air intéressant ce que t'as posté, vas-y parle m'en ». Plus que, « euh, je l'ai lu, et je, je te demande ton avis ». C'est plus, « ah oui, j'ai vu que t'avais posté ça, est-ce que tu peux m'en parler ? ». (Alma)

La diffusion d'information par des individus avec le professionnalisme des revues de presse et sans ancrage affectif a donc un effet assez limité.

La force de cette pratique est en fait son ouverture à la diversité, notamment la diversité d'opinions. Jean-Paul estime que les sujets et opinions qui apparaissent sur son *newsfeed*, c'est-à-dire partagés par son réseau social, sont bien plus larges que ce qu'il aurait découvert seul.

l. : Est-ce que vous pensez que votre mur Facebook reflète une diversité ?

Jean-Paul : Dans une certaine mesure. Après c'est tellement peu représentatif de ce que je suis, de ce qui m'intéresse, et, c'est juste une façade, est-ce que, est-ce que le masque, est-ce que le personnage qu'on est tous représente la diversité qui le compose, je sais pas, j'imagine que dans une certaine mesure oui. (...) Y'a beaucoup plus de diversité dans ce que je vois sur mon fil Facebook que ce que je mets sur mon mur, c'est évident. Parce que je connais une multitude de personnes, que ça fait un spectre idéologique, humain, beaucoup plus large que ma simple personne donc oui, oui oui, la question se pose pas.

D'autant qu'Alma et Jean-Paul sont très sensibles au respect des pratiques médiatiques de chacun, ils veillent à ne pas prendre leurs interlocuteurs pour des incultes, à respecter le fait que les informations et la politique n'intéressent pas tout le monde :

« J'estime qu'on est tous, après j'évolue aussi dans un milieu où c'est pas mal d'étudiants, ou en tout cas c'est des gens qu'ont déjà fait des études. Et donc. Mais, tout le monde a aussi son regard critique et sa capacité de recul. » (Alma)

En valorisant l'information et la perspective de chacun, ils reconnaissent l'intérêt des expressions multiples. Les partageurs peuvent se permettre des débats, sans que leurs affections ne soient mêlées à ces échanges, car c'est l'évaluation de la qualité de l'information qui prime sur l'évaluation de la relation. Jean-Paul et Alma maintiennent tous deux des relations fortes avec des amis d'opinion différente de la leur. Comme les isolés de l'information, les crieurs publics opèrent une distinction entre leurs opinions et leurs affections ; mais comme les écoutants-discutants, ils apportent une attention à la diversité d'opinion plutôt que la reléguer à la sphère privée. Cette perception de la diversité par les acteurs reste toutefois difficile à mesurer : est-ce qu'il y a réellement tout le spectre politique qui s'exprime dans son réseau social, ou est-ce que Jean-Paul ressent une diversité alors que c'est en fait toujours des postures militantes et engagées qui semblent s'exprimer ?

Dans ces profils de crieurs publics, qui relaient des informations en espérant les faire entendre au plus grand nombre, ni Alma ni Jean-Paul ne parle de réputation, de risques, d'image de soi. Tous deux considèrent que leur profil Facebook n'est qu'une part d'eux-mêmes, de leur identité, et ils semblent plutôt fractionner leurs identités que les composer de manière homogène. Facebook leur donne ainsi un champ d'expression plus

large et moins injonctif que les mails. Leurs interlocuteurs ne sont pas obligés de répondre, comme les publics des crieurs publics peuvent passer sans s'arrêter.

d) Ouverture ou fermeture dans la dynamique des profils ?

Ce terrain qualitatif auprès d'une population relativement homogène permet d'identifier trois logiques qui raisonnent le partage d'information : ne pas partager, discuter plutôt que partager, partager un lien. Les six profils décrits déclinent ces logiques sur l'un ou l'autre des composantes du partage d'information en ligne, montrant que l'information et les interactions se combinent de multiples manières mais que si l'une ou l'autre manque le partage n'est pas activé. Les logiques de discussion, que ce soit la discussion exclusive avec des interlocuteurs sélectionnés ou la discussion fondée sur une écoute élargie, attestent que l'activité du partage d'information est une forme singulière de relation parmi d'autres.

Une dimension manque à cette description : il s'agit de la dynamique des profils. En une à deux heures d'entretien, les enquêtés ont pris le temps de décrire leur pratique actuelle à partir des multiples sujets du guide d'entretien. Mais Alma est la seule qui a eu l'occasion de décrire sa pratique à deux périodes distinctes, celle de son engagement militant et celle actuelle. Nicolas projette qu'il va réduire son assiduité aux médias, mais cela ne suffit pas qu'il limitera pour autant ses activités d'entremetteur. Un, deux ou trois ans après, comment les enquêtés présentés ici auront-ils fait évoluer leur pratique ? Il aurait fallu mener une enquête longitudinale pour répondre à cette question... à ce stade, seules quelques hypothèses sur les trajectoires de profils peuvent être envisagées. Aux vues de leurs caractéristiques, il me semble que deux profils sont transitoires : celui des écoutants-discutants et celui des crieurs publics. En effet, les écoutants-discutants feront probablement évoluer l'équilibre asymétrique entre ce qu'ils lisent et ce qu'ils discutent ; et les crieurs publics pourraient suivre les mêmes trajectoires que celle des pro-am en musique (Beuscart, 2008) : soit ils professionnalisent leur activité, soit ils l'abandonnent par manque de répondant. Une autre question porte sur la numérisation des discutants-exclusifs. En développant leurs activités numériques, ces individus pourraient basculer vers des pratiques proches de celles des entremetteurs, ou garder des interlocuteurs réduits. Bien sûr, les enquêtés isolés peuvent aussi faire évoluer leur profil en fonction des événements de vie : un déménagement, des enfants plus grands, des rencontres affectives et idéologiques conduisent nécessairement à modifier les équilibres entre les pratiques individuelles et les pratiques sociales. Bref, les perspectives sur les trajectoires des enquêtés sont très ouvertes, mais il me semble que les éléments stables sont de trois ordres : ne pas pratiquer le partage d'information (isolés du social, isolé de l'information), le pratiquer de manière privée (discutant-exclusifs, entremetteurs), le pratiquer de manière publique (écoutant-discutant, crieurs publics). Ces points fixes peuvent être explicités en inscrivant le partage d'information en ligne dans le cadre générique des interactions.

3.2) Au prisme de l'interactionnisme de Goffman

Le panorama des raisons du partage permet d'esquisser les traits caractéristiques de cette pratique par rapport à d'autres instruments des interactions. Le cadre théorique proposé par Erving Goffman sur la « mise en scène de la vie quotidienne » peut être mobilisé pour montrer les singularités de l'actualité comme accessoire des interactions. Goffman a proposé au fil de ses travaux trois approches pour analyser les interactions sociales (voir Nizet, Rigaut, 2005) : (1) la métaphore théâtrale, où toute interaction est une mise en scène de soi s'appuyant sur une préparation réalisée en coulisses et exposant chacun à l'incertitude du jeu social devant un public plus ou moins présent ; (2) le recours aux règles et aux rites, support permettant de faire reconnaître le sens de l'action entreprise aux interactants et au public ; (3) les cadres de l'expérience, soulignant la multiplicité des scènes dans lesquelles un individu se construit. Au cœur de toutes ces approches se trouve la notion de « face », définie comme « *la valeur sociale positive qu'une personne revendique effectivement à travers une ligne d'action que les autres supposent qu'elle a adoptée au cours d'un contact particulier* » (Goffman, 1974 [1967]). Pour un individu, l'enjeu de toute interaction est d'exposer sa face de manière assez lisible pour que les partenaires du jeu puissent reconnaître sa valeur, grâce à un échange de considérations réciproques qui légitime l'amour-propre. Les manquements à cet échange justifient des sanctions ou doivent être réparés par des activités reconstruisant le cadre de l'interaction.

Imaginons une scène, avec de multiples accessoires : des meubles, des lampadaires, des ustensiles de cuisine, des éléments décoratifs. Parmi ces accessoires certains peuvent représenter des actualités, qui sont autant des accessoires drôles que fonctionnels, techniques, ludiques ou autre. Les entremetteurs se saisissent d'un accessoire donné pour faire venir sur scène une connaissance et lui adresser cet accessoire. Les crieurs publics mettent en scène leur sélection de l'information devant un public élargi, sans attendre d'interaction avec une personne donnée. Les isolés du social restent en coulisses et évitent les scènes car ils y ont peu d'expérience et peu de jeu. Les isolés de l'information utilisent des artefacts dont eux seuls savent se servir, au point qu'ils évitent d'en faire une interaction sur scène. Les discutants-exclusifs ne prennent pas l'initiative de se saisir de ces artefacts et privilégient certains accessoires, notamment s'ils leur sont transmis par un proche donné avec qui ils ont l'habitude d'interagir. Les écoutants-discutants passent des coulisses à la scène en fonction des sujets, ou plus exactement de la salle à la scène, pratiquant des usages multiples des informations, mais privilégiant les scènes restreintes et non exposées pour développer une discussion ouverte et engagée. Chaque profil peut donc être explicité avec la métaphore théâtrale de Goffman. Malgré la diversité des situations interactionnelles mises en œuvre dans les raisons du partage, chaque situation montre que le partage d'information participe à la présentation de soi et à la mise en scène d'une interaction. Dans un premier temps, il convient donc de montrer en quoi les actualités constituent un accessoire de la scène interactionnelle, et comment un individu peut s'en saisir ou non pour mettre en jeu sa face. Dans un deuxième temps, les réactions possibles des interactants par rapport à cette expression doivent être envisagées. Enfin, les particularités du support numérique posent question sur les formes de discussion et le déploiement de l'opinion.

a) Le partage est une expression de la réception des informations

La première étape du partage d'information consiste, pour un individu, à se saisir d'un contenu informationnel. Ce geste contribue à la présentation de l'individu, qui utilise cet accessoire en signifiant sa réception de l'actualité. Attraper un objet montre implicitement un usage, que ce soit un usage social ou politique. Une actualité peut être signalée pour la critiquer, en rire, s'interroger, et c'est cette réception de l'actualité qui contribue à la présentation de soi de l'individu. Quand bien même la personne argue d'une raison du partage qui se réfère à l'information : « c'est utile » (Emmanuel) ou « c'est intéressant » (Jean-Paul) est de fait une évaluation relative à chacun du contenu. La personne qui partage entreprend ainsi de se présenter avec sa réception personnelle de l'actualité, soulignant le sens donné au contenu parmi les multiples prises possibles d'un contenu médiatique. En cela, le partage d'information est une activité qui engage la face d'un individu.

Ce qu'il convient de souligner, c'est que l'objet informationnel est un bien commun, un artefact de la scène et non pas de l'individu. C'est un objet disponible plus qu'un attribut personnel. Un vêtement participe aussi à la présentation de soi mais n'est pas partageable avec les autres acteurs de la scène. Chacun, acteur ou public de la scène, peut théoriquement se saisir d'une information rendue publique par les médias, et identifier son propre usage de l'objet. Les participants de l'interaction lisent donc l'expression du partageur en la comprenant en regard de leur propre manière d'utiliser l'accessoire. Untel peut prendre conscience qu'il n'aurait pas choisi ce contenu parce qu'il ne l'avait pas vu, tel autre avait au contraire sciemment évité de mettre ce contenu au centre de l'interaction par rejet, malaise, ou désintérêt.

L'expression de soi avec des contenus informationnels ouvre d'ailleurs certaines expressions qu'il serait difficile d'introduire d'une autre manière. Nicolas explique par exemple que l'affaire DSK avait été discutée dans son entourage par des blagues, mais que c'était devenu un support pour aborder le rapport au sexe, sujet difficilement explicité entre proches puisqu'il impliquerait de mobiliser des expériences personnelles intimes. Le support de l'information facilite donc l'expression en évitant à un individu de se mettre en scène lui-même, de se mettre à nu. Cette présentation de soi outillée par les informations s'appuie toutefois sur les compétences propres de chacun, autant en matière d'information que d'expression. Se saisir d'un accessoire sans savoir l'utiliser est particulièrement hasardeux. C'est d'ailleurs par manque de compétences informationnelles et expressives que les isolés du social semblent ne pas discuter d'actualités.

Le passage en ligne déplace les formes de cette expression. Tout d'abord, le mail adressé à quelqu'un ou le statut Facebook en clin d'œil sont des prises de parole souples, non synchronisées, qui rebondissent sur l'opportunisme des pratiques médiatiques pour susciter des opportunités relationnelles. Ensuite prendre les mots des auteurs, comme le fait Nicolas, ou se remémorer une expérience commune pour diffuser de l'information, comme le fait Alma, sont des usages classiques en ligne qui ne demandent pas les compétences locutoires de l'expression publique. Enfin, le public de cette expression est à la taille du réseau social de l'individu, et il n'est pas nécessaire d'être « crieur public officiel » pour prendre la parole dans un espace public.

Par contre, cette expression est intégrée dans des dispositifs qui ont certaines caractéristiques et notamment une temporalité longue. Certains utilisent le partage sur Facebook non pas pour interagir mais pour archiver leurs contenus préférés. Ils révèlent ainsi leurs goûts, sans que cette expression soit intégrée dans une logique interactionnelle. Cette archive peut devenir extrêmement hétéroclite, transformant la scène en cabinet des curiosités. C'est dans cette accumulation de *posts* que se lit la face d'un ami sur Facebook : ce n'est pas un statut qui permet de déduire l'opinion d'un proche, mais au fil des statuts une perception générale se dégage. L'acte qui se joue n'est pas nécessairement lisible de manière autonome, mais il trouve son sens dans une accumulation d'actes. Les dispositifs numériques sont aussi multiples, et potentiellement ils mettent en scène des présentations de soi distinctes à chaque cadre. Madeleine par exemple fragmente l'expression de sa réception des actualités entre différents outils. Elle assume son rôle d'ainée avec des contenus sérieux et engagés dans ses mails à ses sœurs, alors qu'elle privilégie une présentation de soi comme « *ambianceuse*¹ » sur Facebook, avec des sujets drôles ou novateurs. En ce sens, les dispositifs numériques démultiplient les scènes de l'expression.

b) Les acteurs de l'interaction peuvent se saisir ou non des contenus

Pour que le geste interactionnel qu'est le partage réussisse, il faut que le destinataire joue le jeu, sache se saisir à son tour de l'objet, reconnaisse la valeur de l'usage proposé par l'initiateur du partage. Si par exemple le destinataire ne voit pas l'usage du contenu, alors l'expression est un échec. Au contraire, si le destinataire reconnaît l'usage de l'accessoire et formalise sa réception en se saisissant à son tour de l'objet, alors le geste de partage est validé comme une interaction efficiente. Enfin, si le partage s'adresse à un public élargi sans attente d'une interaction en retour, il faut tout de même que le public « entende » l'expression pour qu'elle soit validée socialement. En ce sens, le partage d'information est un geste intégré dans des cadres d'interactions donnés, il se doit de respecter certaines caractéristiques du jeu. Frédéric dit qu'il n'aime pas partager des articles sur Facebook parce qu'il ne sait pas « comment ses amis vont les lire », c'est-à-dire qu'il ne peut pas s'assurer que cette interaction produit ses fruits. De même Jeanne et Clélia n'engagent pas l'interaction à partir d'une actualité mais savent s'en saisir si l'une d'elle leur est proposée. Ces enquêtés n'exposent pas une présentation d'eux-mêmes et de leur face sans contrôler la réaction des autres acteurs.

En allant plus loin, le destinataire d'un partage d'information attend effectivement d'avoir l'explication du partage à travers la réception du partageur. Par exemple Stéphane demande à ses collaborateurs de souligner l'intérêt du contenu qu'ils lui envoient par mail, pour que lui-même parte de cette notice pour estimer son intérêt pour l'ensemble

¹ Ce terme a été utilisé par une lycéenne qui sera présenté au chapitre 4, mais il me paraît particulièrement adapté à Madeleine.

de l'information. Fabienne raconte avoir reproché à une amie de ne pas avoir prévenu du caractère violent de la vidéo qu'elle avait envoyée à une liste de contacts : elle attend de la personne qui partage un contenu que celle-ci indique sa propre réception, afin de guider la réception du contenu. Le partage d'information doit donc s'appuyer sur la réception de l'information par celui qui a partagé, afin de transférer dans le même temps le contenu et le sens du partage, pour que le destinataire puisse s'en saisir.

Pour s'assurer du succès de son geste, la personne qui partage un contenu d'actualité peut s'appuyer sur différentes formes de la pratique. La première forme consiste à dédier une scène spécifique à cette activité, dans laquelle l'individu peut être seul : Alma alimente la page Facebook des Indignés et Jean-Paul publie des actualités politiques sans que ni l'un ni l'autre ne s'adresse explicitement à une personne. Ils disent même ne pas attendre de retour : ils acceptent donc que cette expression ressemble à un monologue, que le public reçoit à sa guise, sachant qu'ils jouent d'autres rôles dans d'autres scènes et qu'ils sont eux même parfois public des monologues d'autres individus pratiquant comme eux un partage militant. La deuxième forme assoie l'activité par une régularité de la pratique : en partageant « tous les jeudis » un contenu, Madeleine développe un rituel qui autonomise le geste de l'actualité. Si tel ou tel de ses amis sur Facebook ne comprend pas le caractère humoristique de l'accessoire saisi, il peut tout de même reconnaître le geste comme rituel.

A nouveau, il faut envisager la singularité du numérique dans ces interactions outillées par les actualités. L'utilisation des mails renforce le caractère ciblé de l'interaction, puisqu'il faut renseigner un destinataire identifié, même si c'est un groupe. Par contre le fait que les mails soient désynchronisés permet aux interactants de ne pas mettre en jeu leur face dans l'instant. Nicolas notamment estime ne pas prendre de risque en envoyant un mail avec un lien, parce qu'il ne voit pas comment l'information est reçue, et parce qu'il n'engage pas publiquement son interlocuteur. Au cours de l'entretien, Nicolas se demandera comment ses amis reçoivent ses mails, mais reviendra à l'idée que son expression est légitime car liée à « ce qui nous rapproche ». Il ne joue pas son identité mais remet en scène son histoire relationnelle, dans des espaces sans public.

Le passage sur Facebook maintient le caractère adressé de l'expression : on fait des « clins d'œil » à certains amis en publiant un contenu. Le dispositif numérique ajoute un risque sur cette interaction puisqu'un public peut exister, l'expression qui initie l'interaction est mise en visibilité. Facebook formalise des mesures en *likes* et *comments*, matérialisant la considération en retour à l'expression. Madeleine se moque de son engagement dans son entreprise de réputation sur Facebook, mais fait toutefois le filtre des contenus qu'elle poste sur cette plate-forme pour s'assurer des réactions. Et en même temps, Facebook protège aussi cette expression par le flux des actualités : vu le fil de statuts et le rôle de l'algorithme qui sélectionne ceux à afficher dans le *newsfeed* d'un utilisateur, il est possible de ne pas tout voir, ce qui fait que les utilisateurs acceptent l'absence de réponse de la personne ciblée. Alors qu'une conversation en face à face doit respecter les tours de parole, l'expression sans réponse n'est pas sanctionnée sur Facebook. Le caractère semi-public de l'expression sur Facebook ouvre aussi la possibilité que l'interaction vienne d'un interlocuteur imprévu, comme si un membre du public montait finalement sur scène. Noah raconte la fois où il a publié une vidéo sur les vieilles caméras en pensant à ces amis vidéastes, mais c'est finalement une ancienne connaissance du lycée qui a réagi. Il est

possible que ce détachement vis-à-vis des réactions soit toutefois une posture singulière lors des entretiens, et que les formes de sanctions et de réparations soient encore en construction dans le bricolage des boutons et des pratiques. Si les formes de l'interaction semblent plus souples sur Facebook, l'enjeu reste d'identifier les cas dans lesquelles la face est engagée pour s'assurer qu'elle est considérée.

c) La scène numérique, espace de discussion ?

Enfin, il faut s'arrêter sur l'idée que la scène numérique est un des espaces où peut se former l'opinion, avec des caractéristiques distinctes de celles des autres scènes d'interaction. Les enquêtés attribuent deux particularités à l'espace numérique : ils disent y trouver plus d'informations et plus de relations. Le numérique rend disponible des contenus, donc il démultiplie les accessoires de la scène : il y a plus d'informations présentes, puisqu'elles sont à portée de clic et non pas seulement dans les toilettes de Florence. Cet élargissement de la scène nécessite toutefois des compétences, une habileté technique ainsi qu'une posture de découverte pour sélectionner les contenus dans la surabondance. La curiosité devient en ligne une compétence déterminante de l'exploration, informationnelle et relationnelle. Les individus isolés socialement ne se réfèrent pas au numérique pour diversifier leurs informations par manque de compétences. Pour les discutants-exclusifs, le numérique ne sert pas à élargir leurs interlocuteurs donc ils n'y trouvent ni plus ni moins que les informations qu'ils auraient consultées d'eux-mêmes ou discutées par téléphone. Les entremetteurs utilisent l'abondance des contenus numériques pour alimenter de nombreuses relations, sans toutefois en développer des nouvelles. Alors que les écoutants-discutants et les crieurs publics sont ceux qui mobilisent à la fois des contenus et des relations plus nombreuses. Mais la surabondance informationnelle et relationnelle ne produit pas forcément de diversité dans l'expression personnelle des individus. L'éclectisme dit ou ressenti par Jean-Paul ou Kevin n'est pas forcément réel : être en lien avec plus d'amis ne dit pas que ces amis ont des profils ou opinions variés ; lire plus de contenus ne dit pas que ces contenus offrent des perspectives différentes.

Toutefois, l'opinion est une alchimie entre une lecture individuelle des éléments de l'espace public rapportés par les médias et une perception de sa place sociale négociée au travers des interactions. Or nous avons vu que le partage d'information permet de renouveler une expression dans la durée, en accumulant un fil de publications, et que les acteurs de la scène sont indéterminés voire disséminés sur différentes scènes. La fragmentation des interactions et la continuité individuelle de la pratique amènent le partage d'information à devenir un lieu de fabrication de l'opinion : l'individu perçoit au fil du temps sa place sur la scène à travers les objets qu'il saisit et joue avec tel ou tel. L'espace numérique pourrait donc être un espace de reformation de l'opinion puissant par rapport aux espaces interactionnels restreints et codifiés. L'espace numérique n'est pas seulement élargi, il est aussi approfondi par sa mémoire. C'est au fil des publications que la perception d'un contact s'affine et que les opinions respectives se repositionnent. Madeleine raconte ainsi qu'elle a mis du temps à se positionner par rapport à une connaissance qui postait à son sens des contenus choquants sur Facebook, et qu'elle préfère garder le lien avec cette personne plutôt que de faire disparaître ses opinions en supprimant cet ami de son réseau social.

Cependant, il me semble qu'à ce jour les artefacts de la discussion manquent pour étayer l'opinion. Frédéric remarque que sa posture « critique » dans les conversations sur Facebook a parfois manqué à susciter des réponses. Alors qu'il valorise les discussions dans le sens noble du terme, et de là le fait que l'on peut plus facilement « s'engueuler sur Facebook », il bloque sans faire exprès des conversations en prenant des positions directes qui passent pour agressives. La difficulté de déployer des discussions avec des points de vue opposés tient en partie au dispositif : aujourd'hui, critiquer un statut se confond avec une critique de l'émetteur du statut. Alors que les conversations en face-à-face peuvent activer des formes de considérations de la personne distinctes des critiques de son propos, le web mélange encore (aujourd'hui) les gestes portant sur l'énonciation et ceux concernant l'énonciateur. En face à face, le langage, y compris corporel, permet de dire un désaccord sans en faire une agression. Le caractère ironique ou affectif d'un contenu sur Facebook peut être signalé avec un « ☺ », mais il n'y a pas de bouton associé, et tellement d'autres nuances relationnelles à décliner ... Les codes de la conversation numérique ne sont pas encore assez élaborés et éprouvés pour activer des discussions, c'est-à-dire décortiquer un sujet, débattre des éléments et élaborer une compréhension partagée des constituants de l'objet discuté et de sa place.

3.3) Conclusion du chapitre 3 : le partage comme partie émergée de l'iceberg

L'exploration du partage de l'information en ligne en partant des individus montre avant tout que cette activité semble réduite et marginale. Il y a bien plus de raisons de ne partager d'actualités que d'en partager. L'activité de partage est associée à des activités relationnelles et informationnelles intenses, mais reste une partie restreinte de chacune de ces pratiques : ni les entremetteurs ni les crieurs publics ne partagent tout ce qu'ils lisent, pas plus qu'ils ne mêlent de l'information à chaque conversation. Le partage d'information est une (petite) partie des conversations, et le partage d'information en ligne est la (encore plus petite) partie numérique de cette activité. Les pratiques informationnelles et relationnelles ne rendent visibles en ligne qu'une part infime de leur volume, comme un iceberg. Mais dans cette faible activité, se jouent toutefois des scènes d'expression et d'interaction qui participent à la formation de l'opinion des individus. L'analyse goffmannienne de cette pratique montre que le respect de la face et les codes relationnels sont très engagés dans cette pratique.

Pour poursuivre l'étude de ces mécanismes, l'exploration justifie d'entreprendre un focus sur une population particulière. L'entrée par la ville ou le territoire ne semblait pas appropriée pour étudier des pratiques numériques. Cette hypothèse avait été envisagée dans la continuité des travaux de Nicolas Oppenchain, qui montrent une analogie entre les pratiques d'exploration du web par la navigation et les pratiques d'exploration urbaine par la mobilité (Oppenchain, 2011). Dans le cas du partage d'information en ligne, le cadre interactionnel est trop présent pour laisser de la place à un cadre sur l'espace géographique. Pour une autre approche, il est tentant de partir de certains événements pour recruter des enquêtés sur les pages Facebook des médias, mais les événements restent par nature occasionnels et il serait donc incohérent d'étudier les pratiques ordinaires à partir de pratiques ponctuelles. Une entrée possible aurait été de se

concentrer sur le public d'un titre donné mais cette piste ne s'est toutefois pas concrétisée.

Restait alors la possibilité de s'intéresser à une tranche d'âge. Dans les profils décrits ici, il manque les jeunes : trois enquêtés, Sarah, Sami et Cédric, n'ont pas été intégrés dans les logiques proposées, car leurs dires et leurs hésitations ne se prêtaient pas à proposer un profil. Ce sont eux qui ont appris l'expression protéiforme en ligne, riant aussi bien avec des amis au lycée que devant une vidéo partagée sur Facebook. Ce sont eux qui, dans une étape de construction de leurs identités sociales, entremêlent leurs amitiés et leurs informations et hiérarchisent les unes avec les autres. Ainsi, les pratiques adolescentes paraissent très riches pour explorer le partage d'information en ligne, et la partie B de ce mémoire va demander à des lycéens : « est-ce qu'on discute d'actualité sur Facebook ? ».